THI THU

Presque une nuit d'été



Présentation

Une photographe déambule dans la ville, appareil à la main. Son but : saisir la magie des petits instants du quotidien. Elle suit un inconnu qui rentre chez lui avec ses courses, discute dans un bus avec un employé noctambule, observe une mère portant son bébé sur le dos… Et, surtout, elle fait la rencontre d'une vieille dame énigmatique et de l'insaisissable Joh.
Au fil de ses promenades, notre héroïne convoque des souvenirs personnels, recueille des histoires intimes, pleines d'humanité et de courage, mais aussi des récits plus extravagants ou merveilleux. On suivra ainsi les aventures d'un jeune expatrié dans les bas-fonds d'une ville vietnamienne, le combat d'Ibtissem pour échapper à l'emprise de sa famille, le tragique destin de Tsukuyomi, dieu de la Lune banni du royaume céleste, ou encore les errances du fantôme de Yoru à la recherche de sa sœur perdue…
À travers cet enchevêtrement de récits se dessine peu à peu le portrait de la photographe, celui d'une jeune femme d'aujourd'hui. La question à laquelle elle s'efforce de répondre, chacun d'entre nous y est au fond confronté : Comment peut-on réenchanter le monde ?

Née en 1990, Thi Thu signe avec *Presque une nuit d'été* son premier roman.

THI THU

PRESQUE UNE NUIT D'ÉTÉ

Rivages

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Illustration de couverture : © Getty Images

ISBN : 978-2-7436-4491-8

« J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence… »

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY,
Le Petit Prince

Éveillé, tu crèves d’ennui.

Ça souffle fort.

Tellement que le cri des enfants arrive jusqu'à moi, un cri puissant et harmonieux, soulevé par le vent qui fait valser les feuilles mortes au ras du sol. L'air glisse contre ma joue gauche et apporte les bruits de l'autre bout du parc pour que je n'en perde rien.

Il y a, dans ces sons venus de loin, une mélancolie vaporeuse. Elle s'échappe par mon oreille droite, tendue vers la sortie où pétaradent les voitures en plein bouchon, et s'éloigne lentement jusqu'à atteindre un lieu que je ne peux même pas percevoir. Alors j'ouvre mes paumes afin de recueillir les poussières laissées par le mouvement des gens, qui volettent aussi vite qu'elles le peuvent dans l'atmosphère chaude et lumineuse de ce début d'été.

Mes mains se referment doucement, comme pour ne pas écraser ce qu'elles ont pu attraper et je sens les particules bouillir à l'intérieur, transpercer ma peau et s'infiltrer dans mon sang, les particules courent et courent à travers mes veines, passent dans les moindres recoins de mon corps immobile, des avant-bras à la poitrine, remontent jusqu'à la tête qui s'étourdit, puis redescendent dans le ventre, le bas-ventre et enfin, se séparent aux cuisses et se délitent en atteignant la plante des pieds.

Ça souffle fort.

Pourtant, ça ne fait pas mal. C'est plutôt la caresse frivole de doigts calleux mais délicats. Tout est dans la manière, il paraît, et la sérénité est là, au milieu des clameurs d'enfants, des pages d'un livre qu'on tourne à

un rythme régulier, là, dans la lourdeur même des rayons du soleil qui agressent l'épiderme et brûlent la chevelure, et ce n'est pas grave, non, ce n'est pas grave, car le vent sait apporter son réconfort.

Ainsi, je sentais ses effets.

– Je t'assure, c'est bizarre de suivre des inconnus, m'a dit Lou quand je lui ai raconté l'une de mes filatures. Je veux dire, ça doit être dérangeant d'avoir quelqu'un au train… Qui se promène avec un appareil photo autour du cou, qui plus est.

La vérité, c'est que je ne m'étais jamais posé la question. J'étais tellement obnubilée par mes recherches que j'avais fini par oublier de penser à ces gens comme à des êtres sensibles.

Ça m'avait pris quelques jours auparavant, lors d'une balade dans les quartiers touristiques de la ville, à essayer de transformer mes déambulations en quelque chose d'utile… Aucune obligation ne m'y poussait, mais ça m'aidait à surmonter la horde de touristes qui faisaient retentir les pavés de cette capitale trop estimée : la foule qui s'agglutinait autour des traces du passé, les cafés au prix excessif, les boutiques de souvenirs préfabriqués, tout m'oppressait.

– Ce n'est pas du voyeurisme, j'ai fini par lui dire. Je ne me l'explique pas, alors je vais te raconter comment ça a commencé…

Une silhouette toute rabougrie avance à petits pas vers la montée d'une rue déserte, un sac de courses au bout de chaque bras. Tel un pendule elle oscille, devient le rythme que je me suis mise à suivre alors que le temps s'est suspendu dans l'air pâle et suffocant d'une fin d'après-midi.

– Tu ne l'as pas aidée ? a demandé mon amie. À porter ses courses.

– Non. J'ai pensé le faire, et je me suis dit qu'en prenant un des sacs, je risquais de la déséquilibrer, alors j'ai continué de l'observer… De toute façon, elle ne m'avait même pas remarquée.

J'ai mis du temps à comprendre que je la filais. Son corps qui formait une sphère presque parfaite, comme si elle était devenue un rocher – en réalité, c'était ce que je voyais, le rocher de Sisyphe –, dégageait une fragilité bouleversante. Elle était un brin d'herbe s'inclinant devant les caprices du vent, à peine soutenue par la terre, et j'en étais troublée. C'est à cet instant que je l'ai immortalisée.

– Immortalisée ? a répliqué Lou avec toute l'ironie possible.

– Parfaitement, oui, im-mor-ta-li-sée. Je l'ai prise en photo si tu préfères.

L'insensibilité de mon amie à la poésie quand elle a décidé de ne pas l'entendre… C'était pareil que de crier contre un mur et parvenir à s'étourdir toute seule de cette façon.

– Et pourquoi tu la suivais ?

J'ai fini ma bière pendant qu'un crachin tombait tranquillement.

– Est-ce que je sais ? Quelque chose m'a fascinée, m'a poussée à la prendre en photo pour en garder un souvenir… Elle était l'être humain tout entier, tu comprends, elle en représentait la condition d'une certaine manière… Un peu comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules, sauf qu'elle l'avait dans chaque main et qu'elle avait dû l'acheter. Elle était là, à monter une pente interminable sans personne pour l'aider, sans d'autre obstacle que son propre corps, et c'était beau. C'était beau parce que pas une seule fois elle ne s'est arrêtée, pas une seule fois elle ne s'est plainte, juste ses jambes qui continuaient d'avancer et son dos penché vers l'avant. Ce jour-là, j'ai compris ce que je voulais fixer dans ma mémoire : l'instant. Je voulais capter ce qui fait de l'homme un homme…

Lou a vidé son verre cul sec. Je ne sais pas si elle était gênée ou tout simplement énervée par le manque d'humilité de ma quête. D'un coup,

elle s’est levée, elle devait partir. Le temps d’une cigarette, je l’ai regardée s’éloigner.

Il fait noir dans la forêt. J'ignore si c'est dû à l'heure tardive ou à la masse d'arbres qui couvre le ciel tel un dôme. Dans cette obscurité, je dois me rendre vers une destination que je ne connais pas mais en laquelle je crois.

Je marche longtemps avant d'arriver à un campement où se trouvent des tentes et des personnes démunies. Certaines sont assises, d'autres allongées, très peu parviennent à rester debout. Tous portent un manteau, ce qui m'étonne car je ne ressens pas le froid.

Un danger approche. Il me faut reprendre la route, m'éloigner de ces gens en m'enfonçant dans la forêt. Les feuilles mortes se rompent sous des pas juste derrière moi, un soupir s'avance et j'ai beau accélérer, une main brûlante se pose sur mon épaule.

À ce contact, mon corps tout entier se libère du poids qui me ralentissait jusque-là et que je n'avais pas remarqué, se dénoue à l'arrêt de ma respiration. Au moment de me tourner pour faire face à l'inconnu, le souffle me revient si violemment que je me réveille.

Plongée dans l'océan de nuages gris, je buvais mon café avec mollesse tout en pensant à ce rêve. Je me rappelais ma volonté de capter l'humanité en chacun, et j'avais peur de ne pas la découvrir. L'idée qu'elle n'existait pas m'accablait, alors je l'ai rejetée comme on chasse le sable du coin de ses yeux au réveil, en les frottant machinalement avec les poings.

Il paraît que, là où j'habite, tout peut se faire à pied. J'ai préféré prendre le train.

L'expérience démontre qu'il est plus judicieux de planquer son appareil photo, histoire de ne pas être pris pour un touriste en mal de dépaysement. Au chaud dans mon sac, il était prêt à être dégainé quand le moment se présenterait.

Des tours et des bistrots juste en dessous de la ligne aérienne. Puis le fleuve des macchabées, imposant et calme, comme une tache d'encre sinistre dans l'abondance urbaine. Le paysage défile à toute vitesse pour ne pas te laisser le temps de te perdre dans la contemplation.

Lorsque l'horizon a disparu dans les souterrains froids de la ville, je suis descendue de la rame. J'ai adopté la marche heurtée d'un robot, une marche déterminée, à pas cadencés par l'empressement des autres, une deux, une deux, tu n'as pas fini ton compte qu'il faut déjà que tu lèves la jambe, une deux, une deux, mais l'affluence n'a fait que ralentir le mouvement jusqu'au barrage humain devant les marches.

Quand on ne souffle pas pour montrer qu'on n'a pas le temps, on regarde sans cesse l'heure sur sa montre, et on guette une voie où l'on pourrait se faufiler. Mais quand – c'est mon cas – on n'a plus la notion du temps, il n'y a plus qu'à rester planté devant les escaliers et attendre d'être libéré de la terrible paralysie qui envahit le sous-sol des gens pressés.

Je me suis approchée des escaliers qui mènent vers la sortie et je l'ai aperçue, une femme avec un pagne qui retenait un enfant sur son dos. Les nœuds du tissu se défaisaient. Elle se démenait pour le rajuster dans cette cohue qui l'aurait presque bousculée si elle ne s'était pas décalée sur le côté ; quand elle a tourné la tête, c'est la quiétude que j'ai aperçue sur l'ovale de son visage.

Une autre femme s'est avancée derrière la mère et l'enfant.

Sa main droite ramène le tissu sur la poitrine de la mère en difficulté. Sa main gauche soutient l'enfant, le soulève légèrement.

Aucun regard, aucun mot, la bienfaitrice ne cherche pas à être remerciée. D'un pas serein, elle se dirige vers les marches jusqu'à

disparaître parmi ceux qui n’ont rien vu.

Un petit monde venait de se former sur les quais du train, qui s’était évaporé aussi vite qu’il était apparu.

À ce moment, je me suis souvenue de l’appareil photo dans mon sac, que je n’avais pas su dégainer quand le moment s’était présenté.

J'ai fait développer une pellicule périmée que j'avais retrouvée récemment. De petites taches ocre mouchetaient les quelques clichés encore visibles sur le film où ternissaient les portraits et paysages que j'avais capturés.

Ibtissem apparaissait sur le tirage. Sur une des photos, elle est de profil et dévoile son nez de Cléopâtre. Elle a les yeux tristes. Sa frange épaisse cache mal la proéminence de son front. Ses cheveux sont figés par l'absence de souplesse dans les pointes, et cette rigidité contredit l'angle gracieux de son bras qui porte encore les rondeurs de l'enfance, de ce bras dont la chair moelleuse semble faite pour que les doigts puissent s'y enfoncer.

Je me souviens qu'elle fuyait ses origines. C'était la cause de la mélancolie constante qui habitait ses yeux. Chaque fois que j'ai tenté de comprendre son mystère, elle faisait voler mes efforts en éclats comme on expulse au loin une fourmi qui se serait égarée sur sa jambe. D'une simple pichenette.

Il lui arrivait pourtant de me confier des choses pendant les pauses au restaurant où l'on travaillait : des bribes de son enfance et de son adolescence, quelques détails sur les difficultés dans lesquelles elle avait été élevée, mais elle parlait de façon détachée, parce que tout ça faisait partie d'une autre vie, pas vrai ?

J’ai grandi dans une cité, elle m’avait dit un jour. Elle avait précisé aux Murets, elle savait que j’en connaissais la réputation. Elle n’était nullement gênée puisqu’elle racontait une histoire qui n’était plus la sienne :

– Quand je parle à des gens qui n’ont jamais entendu parler de l’endroit d’où je viens, je leur dis une phrase, et elle suffit. « Imagine-toi grandir dans un appartement où la lumière ne pénètre pas et où ce que tu penses être la seule échappatoire, la fenêtre, ne donne que sur un parking encerclé d’HLM, comme si le sol les faisait pousser. C’est ça, ma terre natale… le béton du parking. »

Ça fonctionnait. Elle l’avait fait un soir après le service, à un habitué, un jeune cadre sûr de pouvoir séduire la porte-assiettes qui le servait presque tous les midis. Ce mépris à peine dissimulé, Ibtissem l’avait repéré. Quand je l’ai entendue s’exclamer : « Tu ne vois pas ce que c’est, les Murets ? » j’ai détaché mon attention pour me tourner vers elle. Puis elle a répété cette fameuse phrase qu’elle connaissait par cœur, avec une pointe de douleur feinte dans la voix, et je pouvais voir, dans le mouvement lymphatique de ses cils, une jubilation progressive qui rendait ses pommettes encore plus saillantes.

Son visage tel un masque… Lorsqu’il bruinait, on aurait dit qu’elle cherchait à disposer les fines perles sur son visage de façon méthodique. Paupières fermées, elle pensait qu’ainsi, l’univers entrait dans sa peau et qu’elle s’en nourrissait. Puisqu’elle se fichait de montrer ses fantaisies, beaucoup la disaient folle, et comment lui faire comprendre qu’elle n’était pas incompatible avec le monde quand, en réalité, c’étaient les autres qui n’arrivaient pas à l’accepter ?

J’aurais pu lui parler de toutes ces choses, mais ça aurait été comme lui dire chaque jour qu’un plus un font deux : elle n’en voyait pas le sens.

Ce qui m'a d'abord frappée quand je l'ai vu, c'est qu'il portait une grosse veste en jean. Ni la chaleur ni la sécheresse ne semblaient le déranger, il avait même l'air à l'aise… Il souriait.

J'avais comme l'impression qu'il se moquait de nous autres qui souffrions de la température, qu'il nous narguait quasiment, et je n'étais pas la seule : on se retournait sur son passage, on le regardait s'éloigner, énervés. Mais je ne comprenais pas l'animosité que ce jeune homme provoquait chez les gens. Au contraire, il m'enchantait.

Ça doit être la raison pour laquelle j'ai décidé de le prendre en filature. J'ai traversé la rue qui nous séparait en courant, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'à trois mètres de lui, puis j'ai adopté une marche faussement nonchalante.

Je n'avais pas pu bien voir son visage de loin, à part son sourire. Ce que je distinguais de lui m'indiquait qu'il était brun, grand, et assez mince. Presque maigre. Sa veste s'affaissait sur ses épaules, elle semblait vouloir glisser le long de son dos pour dévoiler aux rayons lumineux une ossature fine mais résistante. Comme si cette pensée avait prédit la suite, il a retiré le vêtement inadapté à la saison, qui a lentement coulé sur ses bras. Avec deux doigts, il a agrafé le col et a rabattu son habit contre son omoplate.

J'avais hâte de l'observer de face, mais il était déterminé à avancer tout droit, en sautillant de temps à autre, et j'ai fini par comprendre qu'il n'était pas en train de se trémousser, il avait juste froid. Vite avant qu'il ne se rhabille, j'ai tourné la molette de mon appareil et me suis approchée encore d'un mètre. En appuyant sur le déclencheur, je savais que ma

photo serait floue, ce qui ne m'a pas empêchée de répéter l'opération. Il continuait d'aller et je ne pouvais pas m'arrêter, j'avais trop peur de le perdre… Il continuait d'aller jusqu'à ce que la rue s'arrête et qu'il soit obligé de tourner. Là, j'ai enfin pu le regarder à ma guise, sa figure douce comme celle d'un enfant malgré la barbe naissante et les cernes, mais les yeux gais, les yeux rieurs, vraiment, qu'est-ce qu'ils pouvaient se marrer…

J'ai terminé la pellicule. J'en ai sorti une autre de mon sac pendant que le garçon s'engageait dans une ruelle perpendiculaire à celle où je me trouvais. Ça a pris quelques secondes à peine et pourtant, au moment de le rejoindre, je l'avais perdu de vue.

– C’est que vous aviez soif, mademoiselle !

Avant de me tourner vers cette voix inconnue, j’ai fini mon verre :

– Je vous demande pardon ?

– Je vous vois souvent ici, vous habitez dans le coin ?

C’était une femme âgée de soixante-dix ans, peut-être plus, à la chevelure argent relevée en un chignon doux, ornement de mèches rebelles aux coins des oreilles et des tempes, qui produisait un ensemble curieusement harmonieux. Et les yeux d’un bleu intense avec ça, des yeux où l’on se perdait volontiers. Ses lèvres minces m’ont rappelé ce que me disait sans cesse ma mère, très attachée aux aphorismes qu’elle avait elle-même inventés : « Plus une bouche est fine, plus les mots en abondent. »

Je la croisais souvent dans ce troquet, mais on ne s’était jamais parlé auparavant. Elle s’asseyait toujours en terrasse, une pipe au bec, enveloppée dans un grand châle noir. Parfois, elle levait son visage vers le ciel pour y contempler quelque chose. Il m’était arrivé de regarder discrètement dans la même direction sans rien voir d’autre que le gris des nuages. J’avais fini par me demander si ce n’était pas une ancienne météorologiste.

Un jour que je parlais avec le patron du café, j’ai compris qu’elle était aussi mystérieuse qu’elle le paraissait. Une femme vraiment sympa, c’est sûr, mais un peu perchée comme il disait, une habituée qui venait tous les après-midi depuis des années. On n’en savait pas plus. Pas qu’elle fût avare de paroles, non… Toutefois, ses conversations se résumaient aux

changements de temps et aux actualités, comme c'est d'ordinaire le cas dans les petits bistrots de quartier.

Entre eux, les serveurs avaient fini par l'appeler « la dame au châle noir », plus par respect que pour se moquer.

– Oui, et vous-même ?

Mon sourire était forcé. Je le sentais à ma mâchoire crispée.

– Aussi. Ça fait des années maintenant. Vous habitez là depuis longtemps ?

Son sourire à elle était sincère. Je pouvais le lire dans le creux de sa fossette.

– Quelques mois seulement.

– Vous aimez ce café ? elle m'a demandé, avant de porter la tasse à ses lèvres.

– Je pense, oui.

J'ai hésité un moment avant de reprendre :

– En réalité, c'est le premier troquet dans lequel je suis entrée en emménageant ici. Les prix sont corrects, le personnel est efficace, le patron amical sans être indiscret… Ça me va.

– Je voulais dire, vous aimez le café qu'ils servent ici ?

Elle me posait cette question en soutenant mon regard. Peut-être cherchait-elle à déceler le mensonge que je m'apprêtais à lui raconter.

– Non, j'ai rétorqué. Je n'en prends jamais, il est infect.

– C'est bien ce que je me disais.

Elle a bu la dernière gorgée en grimaçant, puis s'est éloignée en m'adressant un signe de la main :

– À bientôt, jeune fille.

– À bientôt, madame.

Quand elle a passé la porte, le serveur a déposé un thé fumé sur ma table :

– De la part de la dame en noir.

Et, dans un murmure :

– Sa boisson préférée…

J'ai approché la tasse de mon visage pour en humer l'odeur capiteuse, entre l'encens et le feu de bois.

La première fois que je suis entrée dans ce salon de tatouage, c'était par désœuvrement. J'errais dans les rues à la recherche de l'homme que j'avais suivi quelques jours auparavant et qui m'avait échappé. Bizarrement, en ce plein été, il n'y avait pas grand monde malgré l'heure, un milieu de journée lumineux.

Le soleil cognait fort sur mes cheveux, dissipant ma concentration. De ma promenade, il ne me restait rien d'autre qu'un vêtement trempé aux aisselles et des perles salées sur mes tempes. Mon corps s'enfonçait dans l'asphalte bouillant. J'avais rangé mon appareil, découragée par mon absence de productivité.

Le salon se trouvait dans une ruelle à l'ombre. La devanture, assombrie par une lumière artificielle rouge sang, présentait des dessins d'influence asiatique, au fin trait noir qui semblait vouloir transpercer la vitrine où ils étaient exposés. J'ai ouvert la porte d'un coup sec et suis entrée dans une onde de fraîcheur salutaire.

Un couple était avachi sur un canapé en cuir pendant qu'une femme leur parlait. Ils m'ont accueillie d'un salut apathique mais sincère auquel j'ai répondu pareillement, ce qui m'avait plongée dans une décontraction immédiate, ça et l'obscurité de la pièce, chaleureuse malgré les pierres aux murs.

– Je suis à toi dans deux minutes, m'a lancé la fille. Je t'en prie, assieds-toi…

J'étais déjà installée.

Je restais silencieuse, tournée vers des poissons télescopes dans le grand aquarium qui me faisait face. Ils agitaient leurs nageoires de façon condescendante et me fixaient de leurs yeux globuleux, l'air de dire : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

Ce que je faisais là, je n'en savais rien moi-même, si ce n'était me protéger de la canicule un moment avant de repartir. Et, comme pour exprimer leur mécontentement, ils se sont arrêtés de nager. J'ai cherché de quoi m'occuper. Un album de photographies sur la table, c'était parfait.

Les tatouages me frappaient par leurs détails, minuscules parfois, tout en jeu d'ombres et en relief. Je voyais la peau aussi fine que du papier, une peau sur laquelle on aurait dessiné au crayon d'abord, avant de repasser à l'encre. C'était subtil, même dans les représentations les plus simples.

Le couple est parti. La femme s'est assise face à moi :

– Tu sais ce que tu veux ?

Je n'ai jamais supporté le tutoiement gratuit. Mais à elle, avec son sourire qui faisait remonter ses pommettes au ras des yeux, je lui pardonnais :

– Un lotus sacré.

– Simplement ça ?

– Non, un coup de pinceau aussi, vif, avec plein d'irrégularités, une éclaboussure mais en cercle, qui ferait le tour de la fleur comme s'il voulait la prendre tout entière, et puis il y aurait des couleurs, en taches dégoulinantes façon aquarelle, qui se mélangent parfois et se délavent sans qu'elles ne remplissent le motif, plutôt comme si on l'arrosait à la volée pour que ça déborde un peu et que ça continue…

La femme semblait satisfaite :

– Où est-ce que tu voudrais qu'on te le fasse ?

Son avant-bras était tatoué.

– À l'intérieur du poignet, j'ai répondu.

Elle s’est dirigée vers l’arrière-salle sans un mot. Je me suis demandé si ce n’était pas une erreur, le coup du poignet, elle avait dû voir que j’avais dit ça au hasard parce que je faisais une drôle de moue, les yeux fuyants et le nez légèrement retroussé. Mais elle est revenue avec un grand carnet qu’elle m’a tendu ouvert.

Du crayon et des teintes vives, une ligne gracieuse dans le fouillis de traits incertains, j’ai dodeliné de la tête pour signifier mon accord. C’était un certain Loan qui allait s’occuper de moi.

Dehors, le soleil avait à peine fléchi. Il claquait sur le bitume qui me renvoyait sa chaleur et ses reflets en plein visage, faisant briller ma peau d’une lumière crue. J’ai regardé mon avant-bras encore vierge de toute marque, souriant à l’idée qu’il ne le resterait plus longtemps.

À l’angle de la rue où se trouvait le salon de tatouage, il est apparu aussi discret qu’une ombre, petits pas flottants dans le silence… C’était bien lui, celui dont je cherchais la trace depuis des jours.

Il s’est arrêté net, s’est tourné vers moi, gaieté du sourire. Est-ce qu’on se rend compte tout de suite qu’on a enfin rencontré celui qu’on a attendu toute une vie ? Son nom, c’est Joh, il m’a dit.

– Tu connais l’histoire de Loan ?

– Le tatoueur ?

– Lui-même. Loan est né ici, mais il a vécu dans le pays dont sont originaires ses parents. Il a passé une partie de son enfance là-bas.

Un jour qu’il chassait les lézards, il croise deux gamins des bas quartiers qui lui lancent un caillou en pleine figure. Un mince filet de sang coule sur son front.

Les fautifs sont deux garçons : l’un est petit et enrobé alors que l’autre est grand et maigre. Ce dernier a l’air plus âgé, il a un sourire au coin des lèvres.

Loan s’arrête, ne bouge pas pendant dix bonnes secondes. Il garde la tête basse, on croirait qu’il réfléchit. Mais il ne reste pas longtemps immobile, il se baisse doucement et ramasse la pierre qui est tombée près de son pied.

C’est marrant, chaque fois que je m’imagine cette scène, elle se déroule au ralenti dans ma tête – Joh mime la lenteur avec ses mains, de gauche à droite –, comme dans un film.

Une fois debout, Loan serre le caillou dans sa paume, si fort qu'on voit ses veines saillir, et se tourne vers les deux vauriens :

– Qui a lancé ce caillou ? Petit gros au front suant ou grand con au sourire débile ?

Au début, les deux gamins froncent les sourcils, mais le grand finit par comprendre. Le garçon replet a toujours les sourcils froncés :

– Qu'est-ce qu'il a dit ? il demande.

– Il nous a insultés. Il va pas pouvoir parler longtemps si on lui fait sa fête, au minus.

Sur ce point, le grand n'avait pas totalement tort : Loan a toujours été petit de taille, et gringalet avec ça… Il les voit murmurer et répète :

– Alors ? Petit gros ou grand con ?

Tout en articulant pour être sûr qu'ils saisissent.

Le plus âgé s'avance d'un pas rapide, presque menaçant. Son acolyte le suit au trot, il se triture les mains nerveusement, et chuchote :

– C'est bon, Kim, on n'a qu'à le laisser, d'accord ?

Petit gros le supplie, mais l'autre n'y prête pas attention. Il n'y a que Loan dans son champ de vision, Loan et le poing qu'il brandit, le caillou toujours dedans.

Quand Kim arrive devant son adversaire, il lui attrape l'arrière du crâne et colle son front contre le sien. Sa respiration est bruyante, humide et chaude. Elle sort de ses narines en saccades régulières et pénètre la peau de Loan comme un bain de vapeur.

L'autre se tient à côté de son ami. Il s'approche pour se mettre entre eux, essaye de les séparer à coups de : « Allez, on laisse tomber, c'était qu'une mauvaise blague, hein ? », mais il est le seul à s'écouter. Kim le pousse de sa main libre et le dévisage d'un air furieux, un air qui veut dire : « T'approche pas ou c'est toi que je fracasse. » Alors, les yeux vers le sol, le gamin rejeté s'assoit dans un coin en attendant la fin de l'affrontement.

Les deux rivaux restent longtemps dans cette position. Jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit tombante dévore le défi de leurs regards respectifs.

Joh a jeté un œil à sa montre.

– Et après ? j’ai demandé.

– Quoi après ?

– Qui a gagné ?

– Ce sera pour une prochaine fois !

Il s’est levé d’un bond et s’est dépêché de partir.

J’ai baissé les yeux vers le tatouage de mon avant-bras que j’apercevais difficilement : le sang perlait encore sous la cellophane poisseuse.

Une brise agréable soufflait dans les allées du cimetière. J'ai traîné un moment devant les fleurs et autres babioles qu'avaient laissées les visiteurs aux défunts, et j'ai pioché çà et là quelques présents que je pourrais donner à mon tour, m'inclinant et joignant les mains en guise de remerciement avant d'arriver à la tombe grise et lisse de mon grand-père. À chaque fois, j'étais fière de voir l'humilité qui le caractérisait même dans la mort. Tout le contraire de l'extravagance de certaines stèles alentour. J'avais le sentiment qu'en reposant dans une sépulture discrète, il ne trahissait pas la vie qu'il avait menée, pleine de sagesse dans le silence qui avait traversé son existence.

J'ai agencé mes offrandes avec soin. Leur teinte claire et vive contrastait bien avec celle du tombeau. Je m'étais procuré de l'encens, du bourbon, deux verres, ainsi qu'un saucisson au poivre que j'avais déjà coupé en tranches. Restait plus qu'à sortir l'ensemble et brûler les bâtonnets. Une fois que chaque élément a été à sa place, j'ai servi le whisky à ras bord. Un pour lui, un pour moi, j'ai bu le mien d'une traite.

J'ai entendu des pas qui s'agrippaient au gravier s'arrêter juste derrière moi. Feignant l'indifférence malgré cette intrusion gênante, l'envie me démangeait de me retourner afin de demander à l'étranger s'il comptait me surveiller encore longtemps.

– C'est vous, mademoiselle ?

Cette voix légèrement rauque ne m'était pas inconnue. Je n'ai pas été surprise de voir la dame au châle noir me fixer de son regard bleu pétrole.

J'ai maugréé un « Bonjour » flottant auquel elle a répondu par un sourire bienveillant :

– Je savais bien que c'était vous ! Je vous ai reconnue à vos cheveux… Ce sont de très beaux cheveux que vous avez là, mais ils ont la particularité d'être assez irréguliers, comme si un enfant s'était amusé à les couper…

– …

– …

– Vous avez vu juste… Cette enfant, c'est moi.

Si elle a ressenti de la gêne à ce moment-là, elle ne l'a pas laissé voir :

– Vous aimez vous promener dans ce cimetière ?

– Non. Je suis venue voir mon grand-père.

– Il est enterré ici ?

Je l'ai invitée à s'approcher du tombeau devant lequel j'étais agenouillée. Elle s'est avancée avec lenteur, d'un pas solennel qui me mettait mal à l'aise : je savais que papy n'avait jamais apprécié les attitudes cérémonieuses. Comme l'instant d'avant, ses pieds se sont pris dans le sable rocheux et les petites pierres qui jonchaient le sol.

Ses yeux, rivés sur les inscriptions gravées dans le marbre, semblaient s'obscurcir. Le silence qui suivit et que j'ai d'abord pris pour un émerveillement discret devant la beauté de la sépulture s'est éternisé en un vulgaire embarras de non-dits.

Elle a tourné vers moi un regard empli d'une pitié qu'elle avait du mal à dissimuler :

– Mademoiselle… Il y a bien écrit « Emil CIORAN » sur cette tombe ?

– Parfaitement, oui.

– Et, il s'agit bien de Cioran, le philosophe d'origine roumaine ?

– Parfaitement, oui.

Sa main, menue et ornée de rides prononcées, est venue tapoter mon épaule.

– Mamie me disait toujours que c'était « son homme ». J'en déduis qu'il est mon grand-père.

– Effectivement, ça peut prêter à confusion, a murmuré la vieille femme.

– Je la voyais contempler le portrait de papy avec beaucoup de joie et je m'agenouillais au pied de son lit pour ne pas la déranger. Je me risquais parfois à lui poser une ou deux questions, mais elle se murait dans le silence sans me jeter un regard et continuait de sourire paisiblement… De temps en temps, elle tournait le portrait vers moi en me disant que mon grand-père était un homme formidable, comme un enfant montre fièrement le cadeau qu'on vient de lui offrir.

J'ai fourré des morceaux de saucisson dans ma bouche, puis me suis resservi un verre, quand la grand-mère s'est exclamée :

– Vous vous soûlez et grignotez sur la tombe de votre aïeul, vous savez que c'est un sacrilège ?

– De quel sacrilège vous parlez ? La charcuterie et le bourbon, c'est pour lui, pour lui faire plaisir. Déjà qu'on s'emmerde royalement quand on vit, faut bien qu'il profite un peu de sa mort ! Je mange les restes parce que j'aime pas le gâchis. Et puis vous vous rendez compte comme c'est triste de prendre l'apéritif seul ? Venez boire un coup avec papy et moi, ça vous détendra.

D'abord réticente, elle a fini par se résigner. Je lui ai tendu un journal pour qu'elle n'ait pas à s'asseoir à même le gravier, ainsi que le verre de bourbon initialement destiné à mon ancêtre. Nous avons trinqué plusieurs fois en silence, ne laissant que le tintement de la porcelaine se manifester. Au bout du quatrième verre, elle m'a demandé :

– Vous avez conscience qu'il est peu probable qu'il soit véritablement votre grand-père ?

Ça m'a pris plus de temps pour réfléchir que je ne le pensais :

– Je ne sais pas, je ne l'ai jamais connu. Je veux dire, pourquoi est-ce qu'un homme dont j'aurais hérité quelques gènes serait plus mon aïeul qu'Emil Cioran ? Lui, au moins, m'aura transmis sa pensée. Et je préfère de loin l'héritage intellectuel à l'héritage génétique.

La réponse devait être bonne puisqu'elle s'est mise à me caresser la joue avec beaucoup d'affection. Sa main était tremblante, son sourire un brin effacé et j'ai senti son odeur pour la première fois, une odeur de mort que j'avais déjà perçue sur ma propre grand-mère vers la fin de sa vie. L'effluve était entêtant, elle engendrait une impression de lenteur et de vertige. J'étais tout enivrée. Le gardien du cimetière m'a dégrisée :

– Hé, là-bas ! Qu'est-ce que vous faites ?

D'un bond, nous nous sommes levées, comme des enfants pris en faute.

– C'est encore vous, mademoiselle ? Combien de fois il faut que je vous dise qu'on ne peut pas faire ça ici ? Je sais bien que vous pensez pas à mal, mais ça se fait pas, vous comprenez ? Je peux pas vous laisser brûler des choses et faire un pique-nique sur une tombe, ce… c'est quoi cette bouteille ? C'est pas de l'alcool, j'espère ?

J'ai renversé toutes mes affaires dans mon sac et me suis éloignée d'un pas pressant, ma complice sur les talons, pendant que le cerbère aboyait :

– Que je ne vous y reprenne plus !

– Vous voulez boire un café chez moi ? On pourra continuer notre conversation, il n'y aura personne pour nous déranger.

Nous marchions en silence. Maintenant que j'avais senti l'odeur de la mort sur elle, je ne faisais qu'y penser. Mon allure se faisait plus posée, légèrement en retrait de la sienne. Ainsi, je pouvais observer le galbe de ses épaules recouvert de son éternel châle noir et la ligne souple de sa nuque courbée vers l'avant. L'abattement engourdissait sa démarche.

À peine ai-je franchi le seuil de la porte qu'une odeur forte de lavande et de rose a envahi mes poumons et m'est montée à la tête. Ça m'a donné des haut-le-cœur. Elle a couru à la fenêtre pour l'ouvrir en grand, puis m'a invitée à m'asseoir avant de se débarrasser du pot-pourri responsable de mes nausées.

Je l'entendais crier de la cuisine :

– Du thé, ça vous irait ? En réalité, je n'ai pas grand-chose… Je ne reçois pas souvent.

– C'est parfait.

Les objets qui m'entouraient devaient provenir de plusieurs pays ou d'un magasin de décoration spécialisé dans le multiculturel… Il y en avait de plusieurs sortes : les statuettes religieuses côtoyaient les sculptures profanes, les masques en bois peints faisaient face à ceux ornés de plumes extravagantes tandis que les estampes étaient assorties aux photographies.

Mes yeux se sont attardés sur une veste rouge, accrochée au mur. Sur la doublure intérieure, on voyait un arbre tendre ses branches fines

semblables à des filaments qui se dirigeaient de tous côtés. L'arbre soutenait ses feuilles en multitude vers le ciel comme s'il en portait la grandeur, dans une teinte écarlate aux touches jaune orangé, évoquant une atmosphère altérée par du feu qui fondait peu à peu sur les flancs.

La dame était revenue avec un plateau chargé qu'elle a posé sur la table basse. Après s'être enfoncée dans son vieux fauteuil imposant, elle m'a servi une tasse. Quand j'ai approché de mon visage le récipient d'où s'échappait une forte odeur de bois fumé, la vapeur est venue se déposer sur mes lèvres déshydratées par le vent.

– Vous ne buvez pas ?

– C'est un peu chaud, j'ai répondu.

Le silence est devenu pesant lorsque je me suis rendu compte que je n'avais rien à lui dire. Elle a dû s'en apercevoir :

– Je vais refaire du thé.

J'ai attendu qu'elle soit dans la cuisine pour me lever et fureter un peu partout. La première chose que je regarde chez les gens, ce n'est pas le décor ; ça, c'est ce que l'on *remarque*. Ce que je regarde avec une réelle curiosité, c'est leur bibliothèque.

Ici, je voyais des livres en tout genre. Beaucoup d'anciens bouquins reliés en cuir, d'in-folio qu'on prend plaisir à découper une fois achetés, d'éditions de poche dont les pages et les couvertures s'étaient détachées. Les ouvrages de géographie et d'histoire fréquentaient les œuvres de fiction et de poésie, les textes sacrés, des écrits sur l'art et la science.

Au milieu se trouvait un vieux carnet jauni par le temps. Je me souviens qu'enfant on me disait toujours de ne toucher qu'avec les yeux, mais il me semblait que le faire avec les mains était plus approprié.

Mon hôtesse revenait de la cuisine. J'ai très vite glissé le calepin dans mon sac. Lorsqu'elle s'est retrouvée dans le salon, je faisais mine de regarder les gravures avec attention.

Avoir fouillé dans sa bibliothèque m’avait provoqué une réaction allergique. Des particules de poussière s’étaient immiscées dans mes narines et m’ont fait éternuer bruyamment, par trois fois.

– À vos amours, mademoiselle ! Buvez, ça vous fera du bien.

D’une traite, j’ai ingurgité la totalité de ma tasse. La vieille femme comptait me resservir quand j’ai décliné son offre et me suis levée pour partir :

– Vous m’excuserez, je fais une crise. Je vais devoir rentrer.

– Il pleut dehors.

– Ce n’est pas grave.

– Vous voulez un parapluie pour la route ?

– Non merci. Je n’ai jamais supporté ça.

Sur le pas de la porte, elle a saisi mon bras :

– En fait… je ne vous ai pas demandé votre nom.

– Ça tombe bien, mamie. Je ne vous ai pas demandé le vôtre non plus.

– …

– …

– Vous reviendrez ?

– Promis.

Qu'elle soit faite de légers grains semblables au sable, si fine qu'elle s'évapore déjà sous le discret rayon du soleil, ou qu'elle soit constituée de gouttes plus mordantes qu'une lame aiguisée, pareilles à des diamants dont la colette nous transpercerait la peau, la pluie est mouvement perpétuel. Par sa mutation constante, elle nous dit l'éphémère d'une forme qui finit toujours par se renouveler et qui ne se ressemble jamais.

La langueur s'était glissée dans mon esprit. Elle me faisait négliger ma quête et me négliger moi-même, me plongeait dans la paresse.

C'était comme traîner une vieille carcasse ; j'étais enchaînée à la lassitude de devoir rentrer chez moi, de devoir me protéger de cette pluie battante que je n'arrivais plus à sentir. Je savais mon corps humide parce que mes cheveux me collaient au visage, mes vêtements s'accrochaient à ma peau, et de temps à autre je tirais dessus, mais rien à faire, la sensation d'une enveloppe visqueuse me revenait. J'ai fini par laisser tomber.

Quand je suis arrivée à mon appartement, je me suis déshabillée avec peine. Mon épiderme s'était imprégné d'une eau odeur de poussière et je n'ai rien fait pour m'en débarrasser. À la place, j'ai enfilé un large maillot qui sentait lui aussi le vieux et me suis affalée sur le lit. Bras pendu hors du matelas, tendu vers mon sac, j'ai attrapé le carnet que j'avais dérobé à la grand-mère et me suis arrêtée à cette page :

Rétrograde

À la recherche du vide de sens et enfin vivre,
L'esprit libre de toute pensée.

S'affranchir des images imposées par la brume
Qui emplit le dôme céleste de moiteur crasse,
Se perdre parce que le doute a envahi l'espace,
S'épuiser dans la glaise délétère,
Y puiser ses déchets.

L'artère principale de la ville s'étend au loin.
La lumière, corrompue par les ombres nuageuses,
S'abat sur les demeures,
S'amalgame à la chaussée,
Pour former l'enclos des idées noires.

Là-bas se cachent les éveillés.
Ils lancent des paroles au sol
Qui ricochent sur les fenêtres et se retrouvent à la rue,
Souillées par la cacophonie des véhicules ronflants.

Il y avait un sol sur lequel rebondir
Quand les êtres ne voulaient que s'enfoncer ;
Désormais, l'infini s'est réduit en poussière
Et nous exhibe les cendres des cadavres mal enterrés.

Pas de visions de l'au-delà,
Que des réalités de l'en deçà,
Car le triomphe du crépuscule n'est plus qu'à un pas de nos craintes.

Je me suis assoupie sans rien comprendre à ce que je lisais.

À la terrasse d'une brasserie non loin du salon de tatouage de Loan, j'attendais, un verre de vin devant moi, à fixer le liquide jaunâtre, me demandant pourquoi on appelait ça du blanc alors que ça n'en avait pas la couleur. Peut-être à cause de son moelleux, je me suis dit. Parce que le blanc, c'est le velouté du coton, c'est l'onctuosité apparente des nuages, la douceur des cheveux de nos aïeules quand on y pose son visage.

Joh est arrivé avec une heure de retard :

– Désolé, j'ai eu un problème de train.

Je savais qu'il mentait. Ses yeux étaient encore bouffis de sommeil.

– T'en fais pas. Je n'ai pas senti le temps filer grâce aux trois verres que j'ai ingurgités.

Il a hélé la serveuse pour passer commande.

– Alors ? Tu me montres ?

Je lui ai tendu mon avant-bras exsudant sous la cellophane.

– C'est Loan qui s'est occupé de toi ?

Si ça avait été le cas, je n'aurais pas pu m'empêcher de lui demander directement la suite de son duel avec le gamin des rues. Et comme je n'étais pas censée être au courant, j'ai pensé qu'il valait mieux être tombée sur un autre.

– Non, j'ai répondu en levant les sourcils.

Clope au bec, Joh a laissé échapper une faible fumée grise.

– Tu ne devais pas me raconter l'histoire de Loan ?

Il m'a regardée, tout sourires :

– J'ai cru que tu n'allais jamais me le demander.

La nuit est en train de tomber et ils sont toujours dans la même position, collés l'un à l'autre. Kim, celui qui a lancé le caillou, relâche finalement son étreinte :

– T'as du cran, mec. J'te respecte pour ça, qu'il lui dit, offrant sa main à son adversaire.

Loan ne comprend pas. Il regarde la main de Kim avec méfiance, et la transpiration de ses doigts trahit son angoisse. Alors il tend la sienne pour l'attraper et la serre aussi fort qu'il le peut.

De sa main libre, Kim colle de nouveau son front contre celui de Loan, une expression de gratitude aux lèvres :

– Viens, on va s'la coller.

– Comment ça, se la coller ? Je croyais que c'étaient des gosses ?

Ma question a provoqué chez Joh une réaction assez déroutante. Un grognement est sorti du fond de son gosier comme s'il allait vomir mais que ça ne venait pas, et ça pendait juste là, au coin de sa bouche, accroché au rictus de son rire. Je venais de me découvrir un talent pour le comique des plus redoutables.

– Ils sont comme ça là-bas ! Les mômes prétendent vivre comme ça leur chante. Ils se prennent pour des adultes parce qu'ils veulent s'affranchir des interdits et que le temps leur manque. Tout repose là-dessus, en fin de compte, sur le tic-tac de l'horloge terrestre qui leur rappelle ce qu'ils vont rater s'ils n'en profitent pas assez tôt, s'ils ne se dépêchent pas pour rattraper toutes ces aiguilles en train d'avancer, ces longues flèches qui se déploient comme si elles voulaient sortir du cadre et manger leur monde… Ils aspirent à vivre libres, alors ils consomment de l'alcool, de la drogue parfois, n'importe quelle substance qui leur permettrait de s'oublier… Ce qu'ils cherchent en définitive, c'est d'être en harmonie avec eux-mêmes.

J'ai laissé Joh reprendre son souffle. Il s'est rallumé une clope et a aspiré lentement la première bouffée.

Ils arrivent à un boui-boui en plein air, et Kim se glisse derrière le comptoir mobile. Il attrape rapidement trois bières dans la glacière, et les voici sur le départ. La bande marche tranquillement parce que courir, c'est avouer qu'on est en tort. On croirait que les trois garçons se pavanent si on ne remarquait pas Loan qui scrute le sol :

– Tu fais ça souvent ?

Kim l'ignore, mais il sent que son nouvel ami ne le quitte pas des yeux. Il lâche enfin :

– T'as pas à te poser de questions. Ici, c'est pas comme d'où tu viens. Je sais que t'es un étranger, je l'entends à ton accent. Tu sais pas encore comment ça marche, et je suis là pour te montrer.

Cette explication est loin de satisfaire Loan. Il est tenté de les abandonner, de rentrer chez lui. Mais, lorsqu'il voit le petit gros lui sourire innocemment pendant que Kim lui tend une bière, il balaye vite cette idée.

– On bouge ? a demandé Joh.

Je me suis levée pour signifier mon accord. Joh flottait presque de grâce sur le sol quand il a quitté la terrasse. On a marché sans parler, lui plongé dans une rêverie dont il ne voulait pas sortir, moi pensant à l'étrange histoire qu'il venait de me raconter. Devant une boutique déserte, Joh s'est arrêté et a regardé la devanture. J'ai cru un instant qu'il y pénétrerait, mais il a bifurqué vers l'entrée d'un vieil immeuble.

Après des escaliers petits et étroits, on est arrivés dans une cour intérieure, tout aussi petite et étroite. Sur les murs se multipliaient des graffitis souillés par le temps. J'ai murmuré un « Joli ! », émerveillée.

– C'est pas fini, il a répondu, et il m'a invitée à prendre d'autres escaliers.

Les pas des résidents se lisaient dans la poussière. Cette fine couche sur les marches feutrait nos enjambées impatientes. Je faisais attention à ne pas aller sur les traces des autres pour créer les miennes et attester mon passage en ce lieu.

Joh s’est arrêté au troisième étage. Le couloir était percé de grandes fenêtres qui laissaient filtrer la lumière en un halo de rayons cendrés.

– Regarde, il m’a dit.

Et il est resté planté là, devant les ouvertures qui donnaient sur la cour, à observer l’œuvre murale d’un air captivé.

– C’est beau, hein ?

Oui. Ça l’était.

Pendant une demi-heure, nos fronts étaient collés contre les fenêtres enduites de saleté. On serait restés plus longtemps si un locataire n’était pas venu nous interrompre, nous poussant à sortir pour une marche silencieuse.

Au moment de se quitter, j’ai regardé Joh s’enfoncer dans la foule souterraine avec le pressentiment qu’un jour, il s’en irait pour de bon.

J’ignorais pourquoi je faisais la queue dans cette aire de repos. On était nombreux dans la file, à tel point qu’elle prenait la forme d’un serpentin qui se croisait lui-même à divers endroits. Je n’arrivais pas à en voir le bout.

Un homme qui se trouvait juste derrière moi m’a dit :

– Y a rien à faire, on est condamnés à rester ici pour découvrir ce qu’il se passe.

Il ne se moquait pas quand ses lèvres se sont retroussées en un sourire contraint. Je ne savais pas quoi répondre, alors je me suis tue. Sa main affichait une scarification, blanche sur peau caramel, une inscription qui formait le mot « Feu ». Comme la flamme ? Je n’ai pas osé demander.

À l’extrémité d’un pont, des femmes et des hommes en uniforme beige formaient un muret autour de très jeunes enfants. Je me trouvais parmi eux, fusil à l’épaule, attendant que le groupement se termine afin de reprendre la route.

Au loin, des bruits de marche se sont fait entendre, enjambées résonnant sur le bitume, au rythme des genoux qui se lèvent et s’abattent sur le sol. On les voyait arriver sur le sommet de la pente, des hommes habillés en treillis militaire, bottes de cuir et béret. Ils se sont arrêtés à cet endroit surélevé pour nous prouver leur supériorité, en nombre et en force, et regardaient droit devant eux, ne semblant même pas nous voir.

Petit à petit, mon groupe s’est séparé. Beaucoup s’éloignaient de la barricade humaine pendant que d’autres restaient au centre et

consolidaient la formation. Malgré mes efforts pour reformer le mur, je n’arrivais à convaincre personne et sentais l’affliction me gagner.

Les adultes qui nous avaient abandonnés baissaient leurs yeux pleins de honte vers les enfants qu’ils entraînaient dans leur retraite. Ils s’agenouillaient, visage face au sol, et invitaient les petits à les imiter.

Le silence était la seule chose qui reliait notre camp au camp adverse. C’était un silence écrasant, une absence durant laquelle j’oubliais les miens, où seule la perspective du combat résonnait.

Quelque chose a bougé en haut du pont. On n’avait rien vu rien entendu, mais on l’avait senti, comme si la brise nous l’avait soufflé en secret. Alors on a paniqué, on a esquissé un geste nerveux. On a brisé cet instant de fausse tranquillité.

En une fraction de seconde, l’assaut était donné. L’ennemi s’est avancé précipitamment dans notre direction et la seule chose que je voyais dans cette meute, c’était des bêtes prêtes à charger.

Mon groupe s’est dispersé. Ça courait dans tous les sens, ça se mélangeait vite pour se séparer aussitôt. Le champ de bataille s’est étendu à un autre pont, très proche de celui sur lequel nous étions. Vu d’en haut, ça devait faire un carré où tout le monde s’affolait sans jamais se croiser vraiment. À ce moment, je ne comprenais pas encore que j’étais en train d’assister à l’avènement du chaos.

J’ai fait glisser le fusil de mon épaule jusqu’à mes mains et me suis réfugiée à un endroit d’où l’on pouvait difficilement me voir. Dans mon viseur, un homme en débardeur gris courait en effectuant toujours le même parcours, en passant par les deux ponts. J’ai tiré à plusieurs reprises et, à chaque fois, je le manquais de peu. Mais je continuais, je me déchaînais sur l’ennemi qui ne semblait pas se fatiguer pendant que je perdais mon souffle à me concentrer sur cette cible mouvante. J’essayais d’adapter le rythme de ma respiration à celui de mes tirs pour sentir le battement régulier de ma poitrine… Mon cœur ne cognait plus.

Soudain, l'homme s'est arrêté. Il est resté figé à regarder par terre, les yeux rivés sur l'asphalte. D'un mouvement brusque, il a levé la tête dans ma direction et m'a dévisagée avec une telle animosité que j'ai senti la distance raccourcir entre nous, j'ai senti mon courage s'étioler.

Il a foncé vers moi à une vitesse pétrifiante. Pendant que je voyais venir ma fin – l'homme était tout proche, trop proche –, je me suis mise à courir aussi vite qu'il m'était possible de le faire. J'avais beau cavaler comme une bête, il me rattrapait, il allait me saisir par la veste, ses doigts glissaient sur mes vêtements, si près de ma chair que ma peau en sentait la chaleur, mais au moment où sa main allait se refermer sur mes cheveux, une femme l'a jeté à terre et lui a entaillé la poitrine.

Celle qui m'a sauvée s'est lentement éloignée de l'homme. Elle est restée tétanisée pendant un moment qui m'a paru une éternité avant de balbutier :

– Ce n'est pas parce que tu es mon cousin que je te laisserai la tuer…

L'homme la regardait avec stupeur. Il disait quelque chose qu'on ne pouvait pas entendre. La femme s'est avancée et s'est agenouillée près de lui :

– Je peux soulager tes souffrances si tu veux… Pour ça, il faut que tu saignes.

Il a hoché la tête en signe d'approbation. Elle a pris son couteau, celui avec lequel elle avait frappé une première fois, et lui a de nouveau entaillé le torse. Sans résultat. Plusieurs fois la lame s'est abattue sur la chair qui s'ouvrait, les blessures s'agrandissaient mais le sang ne sortait pas.

Assise en tailleur, elle se balançait d'avant en arrière et murmurait qu'elle était désolée, je suis désolée… tu devrais saigner, dis-moi, pourquoi tu ne saignes pas ? inlassablement. C'était devenu une prière qu'elle récitait sans plus en saisir le sens. Des larmes qu'elle n'a pas cherché à essuyer ont perlé sur ses joues creuses pendant que l'homme continuait d'acquiescer, épuisé. Elle a soudainement arrêté de pleurer et a laissé tomber son couteau.

Je lui ai ordonné de réessayer. Elle n'a même pas levé le visage. Elle regardait l'homme d'un air vague en disant qu'il était trop tard, que Joh était déjà en train de rejoindre ses amis disparus au combat, c'est pour ça que son sang s'était arrêté de couler, c'est parce qu'il meurt et, s'il est mort, il ne peut plus saigner, vous comprenez ?

Ses mots sont restés sur le seuil de ma raison.

Que Joh fût encore en vie, elle aurait dû s'en apercevoir puisqu'il s'essoufflait devant nous, il nous fixait et, malgré la vivacité de ses yeux qui s'était amenuisée, le rythme de son râle suivait les pulsations de son cœur… Il vivait.

Je n'ai pas eu besoin de lui dire tout ça ; elle l'avait deviné. Elle secouait la tête pour me dire qu'il n'y avait plus d'espoir, et j'ai senti la détresse s'emparer de moi pendant que Joh me faisait signe d'approcher.

Puis tout s'est volatilisé : le bruit, la foule, les cendres vaporeuses qui dégageaient l'odeur rassurante et familière du feu de bois, pas celle de la poudre. D'une voix douce et nonchalante, il m'a dit :

– Viens, reste à mes côtés sans avoir honte. Tu es la seule personne qu'il me reste maintenant…

En prenant sa main dans la mienne, ma poitrine s'est contractée. Je venais de comprendre une chose essentielle sur nos existences, une chose qui, ne pouvant être exprimée par des mots, est restée coincée dans l'espace vide derrière ma luette.

Mon être a vacillé. Je voulais crier, mais la seule chose qui pouvait désormais jaillir de mon corps était mes pleurs étouffés.

Quand j'ai ouvert les yeux, ma vision était embrumée. J'ai passé une main sur mes paupières. Je l'ai retirée humectée d'un liquide chaud, un liquide qui continuait de glisser sur la racine de mes cheveux et d'affluer sur mes tempes… Incapable d'émettre le moindre son.

La pluie s’abat sur le sol depuis des jours sans discontinuer, comme si elle voulait creuser le bitume pour en jauger la profondeur. Pourtant, aucun passant ne court, c’est à peine s’ils pressent le pas. On croirait qu’ils glissent sur le macadam. Personne n’est irrité par cette averse, tout le monde est occupé ailleurs : chacun vit en soi parce que le reste n’importe plus.

Des militaires flânent, une arme gigantesque contre la hanche, fermement ancrée dans la main. Ils ont une allure légère quand ils passent près des piétons. Leur allégresse se lit sur le pli de leur bouche en un sourire désinvolte, s’est imprimée dans leur regard distrait par les caprices du décor. La fontaine dont on ne voit plus l’eau couler, l’odeur des viennoiseries avivée par la brise, la pluie qui grince sous les chaussures des passants, tout est fait pour nous détourner de la triste et grise réalité : l’automne est arrivé.

De l’endroit où j’étais, j’avais l’impression de voir cette scène en étant hors du monde, comme si personne ne pouvait me voir. Une demi-heure à guetter quelque chose à photographier, mais rien ne s’est présenté. Je me suis résolue à feuilleter le carnet que j’avais pris à la dame au châle et suis tombée sur un poème d’illuminé :

Univers

Se laisser dévorer par le monde
En restant assis, immobile.
Regarder les êtres se mouvoir,
Écouter le vent glisser sur les feuilles et les détritus qui jonchent le sol
Et ignorer le frémissement que provoque le choc entre eux
Pour mieux savourer le chemin tracé de l'échappée.

Les ombres ignorent leur origine…
Elles dérangent la gestuelle du corps,
Par déformation.
Ce n'est pas tant la forme qu'elles inscrivent sur le sol qui compte
Mais le feu qui permet leur présence.

Attendre sans s'ennuyer
Sur les rives de la terre branlante des aspérités des passants.
L'écarlate de la lumière teinte l'asphalte pour qu'il s'imprègne d'elle
Tandis que de là-haut,
Tout n'est qu'azur, jade et bronze,
Azur-Jade-Bronze
Qui s'éveille dans l'ombre émergente du néant.

– T’as pas peur, toi ?

– Non… De quoi ?

– Je sais pas, tout le monde est terrorisé !

– Pas moi.

– Ah.

– (Touille son café, le porte à ses lèvres et le repose tout de suite après.) Trop chaud !

– Tu trouves ? Fait plutôt frisquet…

– Non ! (Fait un grand geste de la main.) Ça, c’est trop chaud !

– Je suis d’accord avec toi. Ça sue la morosité ici, elle me sort par les narines ! Qui peut vivre comme ça, dans la terreur ? Pas l’homme, j’en suis sûr, il est pas fait pour. Faut avoir peur que pendant les très courts instants où on en a besoin, quand il est urgent de survivre, mais là, ça nous tue à petit feu… Regarde cette place, on avait l’habitude de râler parce qu’il y a toujours trop de monde qui court partout et maintenant, où ils sont, tous ces gens ? Je sais moi, où ils sont : chez eux, à dépérir ! On se doutait bien que ça arriverait un jour, et pourtant, on s’étonne, on s’offusque même ! Trop longtemps qu’on n’a pas connu la guerre ici, on regarde aux infos les autres se faire tuer comme si ce n’était qu’un film qui passe à la télé, mais on va où si on sait plus distinguer le vrai du faux ? Pas étonnant que la terreur règne alors, parce que ça s’est passé tellement à côté que soit on l’a vu, soit on l’a vécu, pas possible autrement… Ça s’est passé tellement à côté qu’on peut plus vivre comme on en avait l’habitude. Ce qui nous a réveillés en fin de compte, c’est quand ils ont flingué notre

quotidien. Alors tout de suite, qu'est-ce qu'on peut faire ? Se terrer comme des bêtes prises en chasse ? Très peu pour moi… Non, faut vivre comme on a vécu la veille, se promener alors qu'il fait trop froid et s'arrêter dans un troquet au bout de deux cents mètres de marche parce que c'est l'heure de l'apéro… Je suis content d'être sorti, de voir que toi aussi t'es sorti, et je rentrerai pas chez moi tant que j'en ressentirai pas l'envie, puis, surtout, pas avant que la gardienne s'installe devant son film du soir, parce qu'elle commence à me foutre les jetons celle-là, à espionner tous les va-et-vient de l'immeuble… Depuis qu'y a la terreur partout, je sens son regard qui vient perturber ma patience et, quand je vérifie, je sursaute rien qu'à voir son visage dépasser du coin du rideau. Reste plus que la télé qui la tienne tranquille…

– Mais de quoi tu parles, bon sang ? J'ai rien compris à ton charabia, à part que c'est toi qui trembles comme un con ! Et je vois pas pourquoi !

– …

– (Reprend son café et le boit d'une traite.) Aaaaaaah… La température est parfaite maintenant !

– T'as raison… Ça s'est adouci, d'un coup.

J’ai souvent mendié sur ce chemin-là.

Elle a ouvert la porte tout de suite, comme si elle espérait mon arrivée. Pourtant, ça faisait presque un siècle depuis la fois où nous nous étions vues, et je ne l'avais pas prévenue.

– Je savais que vous alliez revenir, mademoiselle.

Rien n'avait changé. Le plateau était déjà sur la table, avec ses biscuits, ses tasses et sa théière fumante. À croire que j'avais quitté l'appartement la veille, et qu'elle n'avait pas pris la peine de ranger.

J'ai repris la même place que la dernière fois, au milieu du canapé. D'ici, je pouvais voir tout ce qui m'entourait et ce qui constituait l'aura de la pièce, pleine de secrets accumulés dans des bibelots fantaisistes, et cette odeur de mort, âcre et persistante, m'était plus supportable entourée de ces objets.

– Je vous sers ?

– Volontiers.

– Ça n'a pas encore refroidi.

– Je sais. J'aime l'arôme de ce thé.

Je tenais la tasse tout près de mon visage afin que ma bouche soit humectée par la légère buée qui s'échappait, tout en admirant la veste rouge accrochée au mur.

– C'est beau, n'est-ce pas ?

– Très, j'ai répondu.

Nous nous sommes approchées du vêtement.

– C’est une veste d’une autre époque. L’intérieur est doublé d’un tissu blanc sur lequel on a peint. Juste là, on peut remarquer les coups de pinceau de l’artiste, vous voyez ?

Nous avons repris nos places respectives.

– J’ai récupéré cet habit dans une contrée lointaine, il y a très longtemps… J’ai vagué à travers le pays et j’ai fini dans un petit village où je suis restée un moment… Ce qui n’était pas dans mes habitudes.

– Vous êtes météorologiste ?

– Non… Je n’ai jamais travaillé. Je suis rentière.

– Ah.

– Pourquoi météorologiste ?

– Comme ça… Mais alors, vous faisiez quoi jusqu’à maintenant ?

– Voyager… Découvrir le monde, je crois.

– …

– …

– Vous avez découvert quoi à cet endroit pour avoir décidé d’y rester ?

– C’est une très longue histoire.

– Ça tombe bien, mamie, j’ai tout mon temps. Et vous ?

Elle a lâché un rire sonore. Sa bouche entrouverte laissait voir une rangée de dents parfaitement alignées.

– J’ai rencontré quelqu’un là-bas.

– L’amour ?

– Non… C’était de ça qu’il s’agissait, mais pas dans le sens auquel vous pensez. Il m’appelait Sora à cause de mes yeux. Ça signifie « ciel ».

– …

– …

– Et lui ? Comment il s’appelait ?

– Yoru. Un homme mystérieux, qui avait erré une éternité.

– Vagabond ?

– Entre autres…

– Et l’autre chose ?

Elle n'a pas répondu tout de suite. Elle regardait dans le fond de sa tasse où elle semblait chercher la réponse :

– Il n'était pas vivant.

– Vous dites « pas vivant » comme on veut dire « mort » ?

– Pour comprendre ce que je m'apprête à vous révéler, je dois vous raconter un mythe d'abord…

J'ai cru qu'elle était en train de dérailler, mais je n'avais aucune envie de l'interrompre. Et puis je voyais bien que ça lui faisait plaisir.

– Chère demoiselle, connaissez-vous l'histoire d'Amaterasu et de son frère Tsukuyomi ?

On pouvait voir un flux incessant de personnes entrer et sortir du bureau de tabac. J'attendais qu'il y ait moins de monde pour y aller à mon tour tout en tirant des bouffées énergiques sur ma clope. La fumée s'échappait de ma bouche en de faibles filets qui se dissipaient aussitôt qu'ils entraient en contact avec l'air ambiant.

– Excusez, mam'zelle. Vous auriez pas cinquante centimes à m'dépanner ?

Un homme dont je ne voyais pas le visage se tenait devant moi, sa haute stature cachant l'intense éclat du soleil de cette journée glaciale.

La cigarette coincée entre mes lèvres, j'ai ouvert mon portefeuille machinalement. La modeste poignée de pièces que j'en ai sortie a tintinnabulé dans la paume de sa main pendant que je les lâchais dessus, et lui de me répondre : « Merci beaucoup, merci », tandis que je bafouillais un : « Pas de quoi » sans conviction.

J'ai pu l'observer quand il s'est éloigné. Des traits fins sur un visage blême aux joues concaves, la souplesse d'une chevelure noire et courte, semblable à celle d'un bébé, de longs cils de poupée qui ourlaient des paupières aux veines pourpres et battaient à la hâte autour d'un iris bleu profond. Il donnait l'impression qu'on l'avait dessiné.

Avec une démarche proche du sautillement, il s'est dirigé vers un homme que je n'avais pas remarqué, un homme assis par terre, genoux pliés contre le torse et les pieds servant de repose-tête à son chiot. Pendant que le garçon aux cils de poupée lui donnait toute la monnaie

qu'il venait de recevoir, l'homme a à peine levé les yeux. Je n'ai rien entendu d'autre que : « T'étais là avant moi », la porte du bureau de tabac qui claquait selon les allées et venues des clients parasitait mon écoute. Son regard s'est perdu dans le scintillement des pièces que contenait le creux de sa main. Quand il a repris ses esprits, il a cherché le donateur, mais celui-ci s'éloignait déjà.

J'ai fini ma clope et me suis dirigée vers la gare. De toute façon, je n'avais plus de quoi acheter un paquet.

Elle en a beaucoup vu, Ibtissem. Plus qu'elle n'a pu le supporter.

du béton du parking j'ai levé les yeux les immeubles en face obscurcissaient tout quand j'ai regardé plus haut le gris ne finissait plus par pitié que ça s'arrête mais mon cou avait atteint sa limite

Avec le rouge-à-lèvres-que-papa-veut-pas-que-je-porte, elle a dessiné le monde.

Sur les murs de la chambre, les hommes volent tels des oiseaux parce qu'ils ont des ailes qui leur poussent au creux des reins.

Mornes sur le sol, gais dans les airs, ils ont atteint l'après-HLM. Sont partis des Murets – et pourquoi Les Murets ? Les Murets comme les murs ? Les murs pour emmurer ? Emmurer comme enfermer ? Enfermer comme emprisonner ?

Le frère connaît ça, la prison. Il y a fait un long séjour.

Et elle, pendant ce temps, elle continue ses études, se spécialise en physique-chimie, même qu'elle rencontre une équipe de la police scientifique qui lui donne envie de faire ce métier. Alors elle bosse dur, elle bosse bien, elle retourne voir les personnes qui l'ont guidée pour recevoir des conseils. Mais, durant la conversation, elle apprend qu'en fait non, elle ne pourra pas, pour une raison toute bête, vraiment : c'est que le frère connaît ça, la prison, et qu'il y est toujours.

Une blouse blanche, le frère. Il l'attrape et la déchire, jette les morceaux par terre et les piétine, c'est une explosion d'images dans la tête

d'Ibtissem, papa-maman pleurent parce que leur petite-fille est à l'orphelinat, les mains de la grande sœur autour de son cou, qui serrent, serrent, et la peur dans ses yeux, VA T'EN SHEITAN, la meilleure amie sourit en demandant si on sort ce soir, le désir de crier « Oui ! » mais rien ne vient, alors on force au point de ne plus respirer et quand le souffle se dégage enfin des poumons, Ibtissem se retrouve sur une chaise inconfortable, mains accrochées aux accoudoirs, et eux, ceux de la police scientifique, tout autour d'elle, à lui secouer légèrement l'épaule en demandant si ça va, puis, encore, le désir de crier « Oui ! » alors que ses joues ruissellent déjà de larmes.

– Qu'est-ce t'as fait après ? j'avais lancé naïvement. On était à la terrasse du restaurant pendant la pause de l'après-midi. Elle racontait cette histoire avec beaucoup de calme, en touillant son café tiède :

– Il fallait que je travaille alors j'ai trouvé un poste dans un labo de cosmétiques. Je suis restée quelques mois avant de tout quitter : le boulot, mes parents, Les Murets… Tout avait changé après ça. C'était mon rêve, la blouse blanche sur le dos, à jouer avec les pipettes comme une alchimiste, tu comprends ? Mais la blouse pour ce travail, elle n'avait pas la même signification que pour la police scientifique. Pas que je veuille dénigrer les formulateurs en cosmétique, hein, c'est juste que c'était pas pour moi. Ça aurait pu l'être si on ne m'avait pas mis ce rêve dans la tête, analyser des résidus sur une scène de crime, parce que je sais maintenant que c'est ce que je voulais plus que tout, étudier les indices que les gens laissent sur leur passage, ces indices qui disent toujours quelque chose… Je rêvais d'un monde où qu'importe la tâche, à un moment, elle serait accomplie…

Je me rappelle avoir fait tomber ma petite cuillère à cet instant. L'occasion d'une courte trêve.

Quand j'ai relevé la tête, elle avait arrêté de jouer avec sa tasse et me regardait droit dans les yeux :

– C'est rassurant d'aller vers un objectif au bout duquel il y a une limite : ça permet de pas se perdre. Parce que vivre, au fond, c'est tâter du

vide dans le noir complet. La seule chose dont on peut être sûr, c'est que le mur qu'on finira par toucher signifie notre mort, pas vrai ? Mais on ne sait jamais vraiment quand ça arrivera. Alors on subsiste sur terre comme des immortels, on pense à sa vie qui n'est faite que d'occasions ratées… L'humanité, c'est l'armée de la déception et, pourtant, je la trouve belle à toujours espérer mieux malgré les crève-cœur qu'elle se mange…

Brick brick brick

Briquet déclenché collé au bout de la cigarette collée aux lèvres d'Ibtissem :

– T'as du feu ?

Et moi de tendre des allumettes qui craquent en un son de mini-explosion.

– Ton frère est sorti de prison ?

– Oui.

– Tu l'as revu ?

– Une fois. Dans le café où je bossais… Un soir après la fermeture, il est apparu devant moi pendant que je faisais la caisse. On a dû rester de longues secondes sans parler ni bouger. C'est lui qui a réagi le premier. Il s'est mis à crier : « Ça fait des mois que j'te cherche T'étais partie où T'as intérêt à revenir Les parents désespèrent », puis il m'a attrapée par les cheveux, m'a fait passer par-dessus le comptoir et, une fois que je me suis retrouvée à ses pieds, il m'a frappée longtemps et fort, j'en ai perdu connaissance…

Elle devait m'avoir entendue déglutir assez bruyamment vu qu'elle s'est mise à s'esclaffer :

– D'après la caméra de surveillance, mon frère me traîne par la crinière et veut partir, mais j'avais déjà fermé. Il fait demi-tour et sort du champ un instant, revient, regarde autour de lui, finit par me lâcher avant de passer par la porte qu'il a dû défoncer…

Je l'ai laissé se calmer, le temps que son gloussement qui ressemblait davantage à des pleurs disparaisse :

– Comment il a fait pour entrer si c'était fermé ?

– Il était venu un peu avant la fermeture et s'était caché dans la remise en attendant que tout le monde parte.

Je comprenais enfin pourquoi elle faisait toujours un tour d'inspection avant de ranger. On a tout dit avec des histoires pareilles, qu'est-ce que je pouvais répondre à part :

– Je te sers une glace ?

– Stracciatella, s'il te plaît !

En me levant, je voyais déjà la tristesse fondre dans son sourire.

Cinq heures du matin et le bus de nuit n'arrivait toujours pas. Mes doigts gelés commençaient à souffrir de mon inertie.

J'étais sur le bord d'un banc encombré par les restes d'un repas de fin de soirée quand quelqu'un est venu briser ma tranquillité. L'homme, tout taciturne qu'il était, a crié qu'on pouvait pas s'asseoir bordel ! a attrapé la pitance et l'a jetée sur le bitume. Les choses reprenaient la place qui leur était due.

Il s'est mis à côté de moi :

– Tu sors du travail ?

– Non.

– Moi, j'en sors, enfin je suis sorti y a quelques heures, mais j'ai fait la fête avec mon patron, qu'il m'a dit en souriant.

– Ah.

– …

– …

– Je te dérange ?

– Non.

Des phares ont surgi au loin, qui annonçaient l'arrivée tant espérée du bus. Je me suis assise devant, seule. Il est venu me chercher :

– Je suis assis derrière.

– …

– Tu me rejoins ? J'ai bien aimé parler avec toi…

– D'accord.

Nous étions l'un en face de l'autre, ses yeux à demi clos par la fatigue et les miens tournés vers le dehors.

– Tu fais quoi dans la vie ? il a demandé.

– J'observe des choses, puis je les étudie.

– T'es une chercheuse ?

– C'est ça.

– …

– …

– Tu dors pas beaucoup, toi… T'as des cernes, il m'a reproché.

– Oui.

– Pourquoi ?

– Je n'arrive pas à dormir la nuit.

– Pourquoi ?

– Je devrais travailler, mais je n'y parviens pas. Alors je culpabilise.

– Faut pas avoir peur !

– J'ai pas peur, je culpabilise…

– C'est la même chose. Tu culpabilises parce t'as peur de ne rien faire. Il ne faut pas… Tu finiras par réussir un jour.

J'aurais voulu savoir comment on pouvait arriver quelque part quand on ne connaissait pas vraiment sa destination. J'ai préféré lui donner raison en ne le lui demandant pas. Il a repris :

– J'ai une petite sœur qui étudie aussi… La médecine.

– C'est bien, ça, c'est utile.

– Son nom, c'est Asmira.

Il m'a raconté son enfance. Un père rétrograde et violent, voilà toute l'histoire. Et si ce même père vous met à la porte à seize ans parce qu'il n'accepte pas que vous viviez libre, il vous faut arrêter l'école et travailler pour subsister :

– J'ai été jeté dans la vie… Elle me l'a bien rendu !

L'écho de son rire était étouffé par le vacarme du moteur et des voix nasillardes du monde ivre.

Il gagnait assez d'argent pour subvenir à ses besoins et davantage, et pouvait ainsi payer la pension de sa sœur.

– L'argent qu'elle gagne, c'est pour elle, il affirmait. Pour qu'elle puisse s'offrir ce qu'elle veut.

Je comprenais que c'était ce qu'il n'avait pas eu, lui, un « avenir » comme il disait :

– Ça m'a fait plaisir de discuter avec toi.

Une fois dans la rue, il a tapoté sur la fenêtre pour m'adresser un dernier au revoir de la main, adieu timide derrière un sourire délicat, et j'ai réalisé que je ne savais même pas comment il s'appelait.

Il vénérait sa sœur, l'aimait d'un amour tendre et paternel, émerveillé devant la véritable innocence, celle qu'on devinait dans le sourire à demi esquissé de sa protégée.

Il vivait pour elle – et s'il l'avait pu, il aurait vécu *à travers* elle –, mais comment aurait-elle pu s'en apercevoir, Amaterasu la lumineuse, déesse du Soleil protégée par un frère tapi dans la nuit, Tsukuyomi le réservé, dieu de la Lune ne brillant que dans le sommeil, cet univers du rêve et de l'oubli ?

Il vénérait sa sœur comme on vénère le retour du printemps, comme on admire l'éclat du bourgeon d'où jaillit la vie, mais comment aurait-elle pu le comprendre, elle qui ignorait les souillures de ce monde, elle dont la seule présence faisait vivre la terre pour les siècles des siècles sans fléchir, elle qui, par sa gloire, permettait à son frère de luire malgré l'obscurité ?

Il vénérait sa sœur, mais cela ne suffit pas. Portant tous deux le péché de leur père, traître qui avait délaissé sa femme au royaume des morts, ils étaient voués à ne jamais être en présence l'un de l'autre. Car le jour et la nuit ne peuvent demeurer ensemble.

Yoru avait sept ans quand sa mère les abandonna sa sœur et lui. Ce jour-là, elle mourut en couches. Juste au moment où la dernière bougie avait fini de couler.

Les contractions étaient venues légères, comme des pointes s'insérant tout en délicatesse dans la chair tendue de l'abdomen, courtes et espacées, assez pour qu'on ne s'en inquiétât pas aussitôt. Puis des douleurs intenses,

déchirantes, qui provoquaient les cris de la femme, la poussant à expulser sa peine, et plus elle criait, plus le sang coulait, forçant le passage entre les jambes serrées, tantôt convulsées par la souffrance, tantôt tendues par l'angoisse, constamment en mouvement car la souffrance ne supporte pas l'immobilité. Elle s'était retenue, attendant le retour de son mari, mais cela faisait bien des jours qu'il ne rentrait plus avant l'aurore.

Elle ne criait plus maintenant. On entendait à peine le râle qui scandait son souffle. Le petit garçon vit la sueur de sa mère coller les vêtements à sa peau, il vit le sang étalé sur le matelas fin et sentit l'air engorger ses poumons d'un trop-plein qu'ils ne pouvaient pas expulser. Alors il courut vers la forêt, laissant derrière lui le corps dont la vie commençait déjà à filer, il courut de toutes ses forces, si vite que la respiration explosa dans sa cage thoracique et se libéra de sa bouche en une haleine vaporeuse.

Devant la cabane, les feuilles de l'arbre frémissaient doucement sous la brise.

Devant la cabane, les oiseaux chantaient pour couvrir le son des branches qui claquaient en rythme les unes contre les autres.

De la cabane, pas un bruit, pas avant que l'enfant ne toque à la porte avec vigueur, appelant la chamane de sa voix rendue rauque par les pleurs.

C'était une vieille femme aux cheveux désordonnés, yeux mi-clos par le sommeil qui marquait encore son visage. Sa bouche pendait en une grimace de désapprobation indolente :

– Qui ose me déranger avant l'apparition du soleil ?

Quand elle vit les joues du garçon, toutes humides de larmes, elle alla chercher une longue veste, un grand bâton de bois et un balluchon, avant de ressortir d'un pas pressé :

– Allons-y.

Elle ne courait pas comme Yoru l'avait fait en venant mais elle marchait rapidement, posant à peine le pied par terre qu'il était de

nouveau levé. Suivant ce rythme, l'enfant s'apaisait peu à peu. Cette marche lui donnait l'agréable impression de voltiger au ras du sol.

Avant d'entrer, la chamane resta devant la porte et inclina la tête sur ses mains jointes :

– Apporte-moi l'eau du puits, gamin.

Puis s'approchant de la mère qu'elle claqua énergiquement :

– Tu poseras le seau près d'elle pendant que je commencerai le travail, et tu la gifleras à ton tour.

La vieille femme fouilla dans l'entrejambe moite d'où pointait un petit crâne chevelu. Elle força l'ouverture en y plongeant sa main comme elle l'aurait plongée dans un gouffre et touilla, touilla, tira le corps de l'enfant assoiffé de vie.

Les cris du nouveau-né déchirèrent le silence. Ils réveillèrent la lumière et la tirèrent de sa torpeur, s'y cramponnèrent avec avidité dans les lueurs du petit matin bouillonnant… Et la terre frémit.

C'était une petite fille livide aux poings minuscules, fermés sur la veste dans laquelle la chamane l'avait enveloppée. Une petite fille en train de gémir, ses plaintes semblables à des couinements, comme pour demander à son frère d'arrêter. Yoru était en train de frapper la chair tiède de sa mère qui ne se réveillait pas : cela faisait un moment que la mort exhibait son corps sur le matelas souillé par ses dernières souffrances.

La vieille dame posa une main légère sur celle du garçon :

– Béni soit le ciel qui te console en t'offrant la clarté du jour malgré les ténèbres qui t'enserrent ! Bénie soit cette lumière, même si tu ne la verras pas assez. Car quiconque vient au monde en prenant une vie ne demeure pas longtemps ici-bas.

Ce disant, elle lui tendit la petite et récupéra son balluchon :

– Écoute attentivement, gamin. La petite a besoin d'être nourrie, mais il n'y a personne pour l'allaiter. Voici une concoction qui lui donnera des forces. Fais-lui boire jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Si tu es curieux et que

tu te demandes quel goût ça a, c'est comme de l'eau au miel. Je ne te conseille pas d'essayer néanmoins, ce n'est pas bon pour toi.

Quand elle franchit la porte, Yoru lui demanda :

– Comment je vais l'appeler ? Ma sœur, elle n'a pas de nom.

– C'est vrai. Toute chose doit être nommée pour s'inscrire dans le réel.

La chamane réfléchit un instant :

– Elle s'appellera Kaguya car elle est apparue avec la lumière.

Yoru acquiesça et murmura pour lui-même « Kaguya », en prenant soin de bien détacher les syllabes. Il fut entièrement satisfait quand il vit le bébé écarter les doigts, puis les refermer lentement sur ses paumes.

– Votre veste, vous ne la récupérez pas ?

– Je la laisse en cadeau à la petite qui n'a eu ni père ni mère à sa naissance.

Le soleil flottait haut dans le ciel maintenant. Un nuage voila le regard de la vieille femme qui s'engouffra dans l'épaisseur de la forêt, effleurant les feuilles mortes de ses pas devenus lourds.

– Un jour, mon père a tué des chatons. Je n'étais encore qu'un enfant… Notre chatte Mireille ne sortait pas beaucoup. Elle traînait dans le jardin de temps en temps, mais elle savait qu'il fallait rester près de la maison.

– Un animal intelligent ne s'éloigne jamais bien loin de l'endroit où on le nourrit…

– Elle s'est mise à se comporter bizarrement… à manger et à dormir sans cesse. Elle était pleine. Le problème, c'est qu'on ne l'a pas remarqué avant qu'elle ne mette bas.

C'est arrivé un jour de pluie. De l'école à chez moi, je n'ai pas pris la peine de courir pour rentrer, la distance était trop importante pour que j'échappe à l'averse diluvienne. Alors j'ai marché. Quand je suis arrivé à la maison, j'ai entendu des bruits étranges, on aurait dit de petits chicotements se superposant aux gouttes qui se heurtaient aux fenêtres. C'est de cette façon que j'ai découvert que les nouveau-nés, ça couine. Mireille était en train de lécher trois petits tout mouillés sur un carton taché de sang et d'un liquide un peu jaunâtre… Je suis resté assis à les contempler pendant longtemps, une heure peut-être, sans me lasser.

Puis la porte a claqué. C'était mon père. Je savais qu'il était en train d'accrocher son ciré au portemanteau et qu'il allait crier : « Il pleut comme vache qui pisse, bordel ! » un rictus grivois sur les lèvres. J'avais beau être jeune, j'étais lassé de ses habitudes. Ma mère devait avoir ressenti la même chose puisque à l'époque, elle était déjà partie.

Je n’avais pas eu le temps de bouger que mon père était dans le salon en train de nous regarder, Mireille, ses bébés et moi, qui cachais ma gêne derrière un sourire forcé. Sans un mot, il s’est approché et a posé sa main sur mon épaule : « Viens, on va causer tous les deux. » Je l’ai suivi, un peu effrayé, je t’avoue. Il n’y avait pas de quoi : j’ai eu droit à une grande tirade sur comment on fait les bébés, la beauté de mère Nature et tout le tintouin. Je n’ai pas osé lui dire qu’on me l’avait déjà appris à l’école.

Ce soir-là, je me suis endormi en pensant aux noms que je pourrais donner aux chatons.

– Lesquels ?

– Félix, Arthur et d’Artagnan.

– Il n’y avait pas de femelles ?

– Devait sûrement y en avoir une. Seulement je n’ai jamais cru en la notion de genre.

– …

– Je savais qu’il ne fallait pas les toucher. Les observer me suffisait. Ça avait quelque chose d’intrigant et d’effrayant cette extrême fragilité qu’ils dégageaient, cette absence de mobilité. Comme s’ils étaient à moitié morts déjà, alors même qu’ils venaient de naître. En réalité, ils étaient à peine en vie.

Le lendemain, quand je suis rentré après l’école, il n’y avait plus rien. Plus de carton, plus de chatons, plus de Mireille… Rien.

J’ai cherché partout. J’ai même sonné chez les voisins. Personne n’était au courant. Épuisé, je me suis endormi sur le canapé en attendant le retour de mon père. Il est rentré plus tard que d’habitude ce soir-là, en faisant attention à ne pas claquer la porte comme il le faisait si souvent. C’est pour ça que je ne l’ai pas remarqué…

J’ai entendu son pas lourd dans les escaliers – une démarche d’éléphant, ça a été ainsi tout au long de sa vie –, et ça m’a réveillé. « T’as tué la mère aussi ? » j’ai demandé. Je n’avais même pas pris la peine de me lever du canapé. « Non, il a répondu. La chatte est dans la cave. »

Au moment où j'ai ouvert la porte, elle est sortie en courant. On ne l'a pas revue pendant plusieurs jours.

– La fin d'une grande histoire…

– Pas exactement. Crois-moi ou non, elle est revenue avec un de ses bébés. Elle l'a porté dans sa gueule jusque chez nous, jusque devant son maître, assis sur le canapé en train de lire le journal, et elle l'a posé à ses pieds. Elle a entouré le cadavre encore souillé de terre pour le réchauffer avec son corps, comme si de rien n'était, et elle s'est assoupie.

– Quoi ?

– L'incroyable, c'est que mon père avait bien pris soin d'enfermer Mireille avant de prendre les chatons et de les noyer. Il les a ensuite mis dans la voiture pour les emmener loin, à quelques kilomètres, sept ou huit au moins, voire dix. Et il les a enterrés à l'entrée de la forêt.

– …

– …

– Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Que Mireille avait un don ? Un flair exceptionnel ? Un instinct miraculeux qui l'a orientée vers ses enfants disparus ? U… une âme ?

– J'ai pas de réponse à te donner. La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'elle a ramené son petit à la maison…

Quand il rentra chez lui peu après l'aube et qu'il trouva Yoru devant l'entrée, un bébé dans les bras, il ne fut pas étonné. Même après avoir vu sa femme inerte sur le matelas. À la place, il posa un regard sombre sur ses enfants et demanda à son fils :

– Fille ou garçon ?

– C'est une petite fille, répondit Yoru à voix basse pour ne pas réveiller celle qu'il portait. Elle s'appelle Kaguya.

Ce jour-là, il se contenta d'aller en ville et d'organiser les rites funéraires pour sa femme. Puis il revint avec une autre, les seins pleins et le ventre rebondi :

– Voici Mie, la nourrice. Elle s'occupera de ta sœur et toi quand je serai absent. Il faudra lui obéir.

Mie s'inclina humblement devant les enfants. Ses lèvres esquissaient un sourire léger, mais ses yeux renvoyaient une gaieté encore plus vive. Quand elle s'approcha de Yoru en tendant les bras, le réflexe du garçon fut de reculer en protégeant le bébé. La voix du père s'éleva, sévère :

– Donne-la à Mie ! Tu comptes la laisser mourir de faim ?

Yoru comprit avec difficulté que jamais, il ne pourrait pourvoir aux besoins de sa sœur, et il en souffrait comme souffre un enfant qui prend conscience pour la première fois de l'impuissance de sa volonté sur le monde. Malgré lui, il confia Kaguya à la nourrice qui, déjà, avait dégagé son vêtement pour laisser téter l'enfant, ce que la petite fit avec un appétit presque effrayant. Le garçon la regardait avec admiration pendant qu'elle

aspirait le liquide chaud sans reprendre complètement son souffle. Il avait l'impression qu'elle s'étouffait et aurait paniqué si Mie n'était pas partie d'un grand éclat de rire. Cela le détendit quelque peu, mais il ne pouvait empêcher son visage de se crisper. Seul le père restait impassible :

– Yoru, laisse la nourrice tranquille. C'est une affaire de femmes, tu n'as rien à faire là.

– Monsieur, permettez-lui de rester. D'une façon ou d'une autre, il lui faudra apprendre ces choses, lança Mie d'une voix enjouée.

Il était évident qu'il n'était pas d'accord avec ce genre d'éducation, mais la bonne humeur de la femme avait de l'effet sur cet homme taciturne :

– Je ne sais pas si je reviendrai ce soir. Je vous confie les enfants, Mie.

Il partit sans attendre de réponse.

Yoru détacha les yeux de sa petite sœur. Il regarda le dos droit et imposant de son géniteur s'éloigner peu à peu. Plus celui-ci avançait, plus ses épaules semblaient s'affaisser et diminuer, jusqu'à ce qu'il n'en demeure plus qu'un vieil homme rabougri. À cet instant, il sut qu'une partie de son père était perdue à jamais.

Cinq années passèrent ainsi : le père souvent absent, Mie qui élevait Kaguya, Mie qui apprit à Yoru à s'occuper du foyer. Aux tâches ménagères succédaient les caresses affectueuses de cette mère de substitution, tant pour l'un que pour l'autre, si bien que celui-ci finit par accepter la place que prenait la nourrice dans la vie de sa sœur. Il voulait bien partager son amour de la petite avec Mie car ils avaient un point commun : tous deux étaient dévoués à l'enfant dont la seule présence éclairait la maison d'une lumière aussi chaude et diffuse que le soleil.

Les canicules laissaient place au froid amer de l'hiver. La modeste famille profitait de cette saison pour se rassembler autour d'un feu improvisé, « en attendant père » disait Kaguya, et ils finissaient toujours par s'endormir blottis ensemble sous les couvertures, l'homme n'arrivant

que tard dans la nuit. Il les surprenait souvent en plein sommeil, la fille contre son frère, le frère contre la femme, et s'attendrissait devant ce spectacle qu'il ne lui était permis de voir qu'en secret.

Ces moments ne durèrent pas. Un jour qu'il s'était accroupi pour écouter leurs souffles se mêler, Yoru ouvrit les yeux. Un battement de paupières et il était réveillé, demeurait immobile en fixant son père d'un œil stupéfait. Plus l'homme voyait le regard de son fils s'attarder sur lui, plus il sentait l'impuissance l'envahir. Ce n'est pas qu'il en avait peur, mais quelque chose chez l'enfant lui disait qu'il n'avait pas sa place dans cette intimité, qu'il était en train d'en briser le charme. Désormais, il était devenu étranger dans son propre foyer.

Doucement, Yoru referma les yeux. À partit de ce jour, le père ne rentra plus qu'occasionnellement.

À douze ans, Yoru devint un jeune homme à l'apparence d'un gamin. Sur ses épaules reposait la responsabilité du foyer, il le savait. Cela faisait plus d'un an que Mie ne le considérait plus comme un petit garçon, plus depuis qu'il savait s'occuper de la maison aussi bien qu'elle.

Il avait entrepris d'éduquer sa jeune sœur en dirigeant le regard de celle-ci vers le petit univers que constituaient la maison et ses alentours. Frère et sœur se contentaient d'observer cet environnement en silence, même s'ils s'aventuraient parfois dans les montagnes, à une altitude suffisante pour que l'écho de leur voix fasse résonner les mots qu'ils criaient au loin, les mots qui semblaient surgir d'ailleurs pour s'évanouir en ricochets au creux des vallées endormies.

Cinq années passèrent ainsi, dans le calme de leur complicité enfantine, interrompue uniquement par la tendresse de Mie.

Peu à peu éveillée de mon sommeil chancelant, je me suis agitée. Quelque chose s'est écrasé derrière mon crâne, sensation désagréable, ça craquait et me laissait dans l'impossibilité de me retourner. C'était là, près de ma nuque, emmêlé dans mes cheveux, et j'attendais un mouvement, celui qui m'aurait poussé à aller allumer la lumière. J'y ai passé une main tremblante, en prenant soin de ne pas toucher la partie où ça s'était broyé.

D'instinct, j'ai su que c'était un papillon de nuit. La bête était énorme à ce que j'ai pu sentir, mais surtout entendre au son qu'il a fait quand ma tête s'est posée dessus.

Il y avait du bruit hors de la chambre. J'ai couru vers la sortie en larmes et me suis blottie dans les bras de Joh. Ce qu'il faisait dans ma cuisine à une heure aussi tardive, je l'ignorais, j'ai préféré lui demander d'ôter le monstre sur mon cou.

La moitié du cadavre était bien restée collée à moi, moitié que mon bienfaiteur s'appliquait à enlever à l'aide d'un produit dont l'odeur, tenace et enivrante, me rassurait. Ses gestes lents et précis relevaient d'une mécanique qui transformait cet acte en un rituel obscur, sorte d'incantation possible seulement dans la nuit.

À chaque changement de coton, il me tendait l'ancien entièrement teinté de noir et de sang, jusqu'à ce que je sois débarrassée de la souillure. C'est ainsi que je me suis retrouvée agenouillée au milieu d'une multitude de disques ouatés.

J'ai proposé à Joh d'aller se coucher, cette fois dans sa chambre. La mienne renfermait sûrement d'autres de ces insectes funestes. Léger, il se mouvait comme une ballerine glisse sur ses demi-pointes le long de la scène et, d'une saccade, s'est arrêté devant une radio étrange, constellée de boutons à ne plus savoir qu'en faire. Toute blanche, la radio, montée à l'envers.

Je n'avais pas remarqué qu'elle était en marche. Il me semblait au contraire que le silence avait régné durant cette cérémonie du cauchemar. On a voulu éteindre la musique, mais lorsqu'un bouton était enclenché une autre fonction se mettait systématiquement en route : si ce n'était pas le lecteur de disque qui faisait son boucan, c'était le lecteur de cassette ou une station de radio, et *vice versa*, ainsi à l'infini, jusqu'à ce que Joh décide de baisser le volume au minimum en tournant le bouton dans le sens des aiguilles d'une montre.

Je m'étais bien rendu compte que la norme, c'était de faire l'inverse… Mais je me suis réveillée sans pouvoir le lui dire.

Regarder Joh plisser les yeux, c'est comme observer les fins rayons de lumière s'infiltrer un à un dans son iris pendant que sa pupille rétrécit jusqu'à devenir une tache minuscule dans une flaque marron clair. C'est pour cette raison que je tiens toujours à le rencontrer à l'extérieur… Pour le voir absorber le soleil.

Je lui avais laissé un message, ça faisait trop longtemps qu'on ne s'était pas vus : « J'aimerais me balader dans une brocante pour me vider l'esprit… Ou me reposer dans un parc, sur une rive, qu'importe ? et pique-niquer, en parlant de tout et de rien, en ne parlant pas, limite, on observe les canards manger du pain et on se dit que la vie est belle parce qu'elle est simple, on marche à son rythme, croise un café sympa, on prend un monaco/demi/soda-glaçons, au choix… On regarde les gens passer, on leur invente une vie, on sourit ou on rit, selon son énergie. Et au milieu de tout ça, tu pourrais continuer l'histoire de Loan, celle que tu m'as racontée mais que tu n'as jamais terminée. Qu'on se le dise : ce n'est pas quelque chose qui se fait. »

Sur les quais, une chaleur tendre faisait ressortir l'odeur d'urine qui avait macéré sur le bitume. Ça ne semblait pas déranger Joh. Il marchait en remuant doucement la tête, suivant la cadence d'une musique que lui seul pouvait entendre. Tel un homme soûl, son corps long et svelte se balançait à chacun de ses pas et je me demandais s'il n'était pas encore

ivre d'une soirée dans laquelle il était allé la veille. Je le tenais par la main comme on tient un enfant qu'on ne veut pas perdre dans la foule.

– C'est drôle, la façon dont tu me prends la main, ça me rappelle qu'un jour, j'ai perdu celle de ma mère. Elle m'a lâché à cause d'une violente rafale. J'étais tout maigre, je me suis carrément envolé ! J'ai flotté dans les airs…

– Tu as eu mal quand tu es tombé ?

– Non. Le vent m'a délicatement posé sur le sol.

On s'est assis au bord du fleuve des macchabées. Il m'a tendu une bière :

– Tu voulais un demi, non ? Je n'ai pas pris de quoi faire un monaco. La bouteille de sirop, c'était un peu encombrant pour ma poche.

Boire en silence, en regardant la grande eau se mouvoir sur elle-même, faire de faibles échos à la surface et disperser les vibrations des bateaux sur les côtés. La lumière s'y reflétait bleu pâle, scintillant au rythme d'un cliquetis de clés, et aveuglait quiconque osait la regarder.

– Le troisième garçon, comment il s'appelle ?

– Je te l'ai pas dit ? s'est exclamé Joh. Liêm. Ça veut dire « intégrité ». Un prénom qui lui correspond bien.

– Ah oui ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Pourquoi *faire* ? Il pourrait simplement *être* intègre.

– Non. C'est par les actes qu'on peut prouver qui on est.

Ses yeux graves se sont posés sur moi. Il les plissait encore, cette fois sans que le soleil ne s'y engouffre, il les plissait tellement fort qu'on les voyait presque fermés. Je soutenais son regard en prenant de grosses lampées de bière afin qu'il comprenne que, ces propos, je les pensais.

Les enfants, lorsqu'ils atteignent l'âge de six ans, sont des êtres cruels, retiens-le bien. Sous leurs airs malicieux peut se dissimuler une vraie perversité. Il n'y a qu'à voir leurs jeux et les gages qu'ils se donnent. Moi-

même, je me souviens de ne pas avoir connu de limites étant petit. Et aujourd'hui, je vois cette même férocité chez les gamins.

La bande traîne souvent dans un terrain vague pas loin de la ville pour fuir ceux qui les poursuivent. À toujours se servir dans les stocks des commerçants, les trois garçons se sont fait une réputation de voyous dans le quartier.

Un jour où on a failli les attraper, ils se réfugient dans une maison étroite qui jouxte le terrain vague. Il y a là quelques habitations vétustes abandonnées, squattées par des corps errants qui repartent sans laisser de traces autres que des déchets, parfois de l'urine, des déjections rarement. Par chance, les trois acolytes atterrissent dans un lieu où il n'y a rien de tout cela. Au contraire, il flotte une odeur de sucre, de bananes et de lait de coco, odeur qui fait vite oublier aux garçons leur cavale.

– Qui êtes-vous ?

Une jeune fille enceinte fait son entrée derrière les fugitifs. Kim s'approche d'elle, quasi menaçant pendant qu'elle recule d'un pas léger, avec indolence. Loan a vite fait d'attraper le bras de son ami, de lui murmurer quelque chose à l'oreille en montrant d'un signe de tête le ventre de la future mère.

Elle répète la question, très calme. Liêm, accroupi près de la porte d'entrée, se lève brusquement :

– Y a des types qui nous poursuivent ! Ils nous veulent du mal mais, nous, on n'a rien fait !

Ça lui a demandé beaucoup d'énergie de mentir comme ça. Une énergie qui s'écoule le long de ses tempes, en gouttes de sueur.

– Vous avez faim ? Je suis en train de réchauffer un dessert.

Tous se dirigent vers la cuisine sans un mot. La pièce minuscule n'a ni chaise ni table, uniquement un réchaud sur lequel bouillonne un mélange de banane et de tapioca. La fille sort quatre petits bols dans lesquels elle verse une grosse cuillerée de lait de coco :

– Il faut laisser refroidir.

On mange en silence, chacun le nez au-dessus de son récipient pour en renifler l'effluve. Ça sent la chaleur d'un bon foyer.

– Comment vous le trouvez ? elle demande.

– Délicieux, ils répondent en chœur.

Loan lève les yeux vers elle par à-coups successifs pour ne pas se faire repérer. Elle doit avoir quatorze ans, quinze, tout au plus. Ses joues replètes montrent qu'elle vient à peine de quitter l'enfance. Les contusions et cicatrices sur ses jambes, semblables à celles des gamins qui tombent et s'écorchent en jouant avec trop d'ardeur, donnent l'impression qu'hier encore, elle jouait avec eux. Seule son allure la vieillit, cette queue-de-cheval attachée si sagement au ras de la nuque, cette expression désabusée de celle qui en a beaucoup vu, ces détails jurent avec sa jeunesse.

– C'est pour quand, ton bébé ?

Il n'ose pas la regarder dans les yeux, de peur qu'elle voie à qui elle a réellement affaire : des vauriens qui ne trouvent rien d'autre à faire que de voler de la bière pour se soûler et qui se cachent dans les maisons où s'abritent les marginaux. Mais, dans le regard de la fille, il n'y a aucune accusation ; seulement de la langueur.

– Si tout va bien, dans deux mois.

Une fois la collation terminée, la jeune fille rassemble les bols :

– Je vais faire la vaisselle. La bassine est dehors.

Elle sort par la porte de derrière. D'abord, les garçons ne parlent ni ne bougent, comme engourdis. Liêm est le premier à se jeter à l'eau :

– Elle a l'air gentille…

– Espèce d'idiot ! Si ça se trouve, elle est allée prévenir la police ! lance Kim.

– Non, répond Loan calmement. Je peux entendre les remous de l'eau.

Kim se rend dans la pièce principale où, dans un coin, se trouve un balluchon qu'il se met à fouiller.

– Arrête, ça se fait pas ! supplie Liêm.

– Ah ouais ? Pourquoi ?

La honte monte au visage du garçon enrobé :

– Elle nous a donné à manger !

Mais Kim n'écoute plus. Il vient de trouver un objet d'une beauté surprenante, une pipe en ivoire, ornée de gravures cramoisies. Il la fourre dans sa poche avant de s'en aller, suivi à contrecœur des deux autres garçons.

Oui… Les enfants peuvent être cruels, retiens-le bien.

– Ma grande sœur est malade, m’a dit Ibtissem en chuchotant presque. Ils sont plusieurs dans sa tête ou plutôt, elle est une unité dispersée.

Le banc sur lequel nous étions assises faisait face à un immense parterre de bleuets. Ils s’asséchaient au soleil, mais leur couleur clinquante gardait sa vigueur. En les contemplant, j’avais l’impression désagréable qu’ils se laissaient mourir, par excès de nourriture ultraviolette, comme si, depuis le temps, ils s’étaient languis des pas réguliers des enfants qui leur tournaient autour sans s’épuiser. Comme s’ils s’en remettaient entièrement à la lumière au point de s’oublier, d’ignorer volontiers qu’une fois que cette même lumière déclinerait, leurs pétales auraient brûlé.

– Ma grande sœur est malade, m’a répété Ibtissem. Dans sa tête. Pas qu’elle a perdu l’esprit, au contraire. Je dirais qu’il s’est morcelé. Que tous ces fragments se heurtent aux parois, ce qui est logique quand on y pense, c’est tellement petit une boîte crânienne… Dans sa tête, ma sœur est manipulée par des entités obscures et il lui est déjà arrivé de voir l’une d’elles en moi. Ce jour-là, on était sur le canapé, à ne rien faire… Possible qu’on parlait, je ne me souviens plus. On était sur le canapé et elle fixait mon cou, ça me revient parce qu’à cette époque, quand j’étais détendue, je mettais toujours une main sur mon sein gauche. Bizarre, non ? Ça devait me rassurer de sentir mon cœur battre sous ma paume… En tout cas, ça me revient parce que je trouvais louche qu’elle scrute mon cou de cette façon, elle aurait plutôt dû regarder cette main sur ma poitrine, tu ne

crois pas ? un geste étrange – comme si je promettais de dire la vérité, rien que la vérité – qu’elle aurait dû remarquer… Mais elle considérait uniquement mon cou. Puis, sans que je le voie venir, elle a bondi sur moi. Je l’entendais crier VA-T’EN SHEITAN, et je ne comprenais pas à qui elle s’adressait. Ses doigts ont encerclé ma gorge, ils l’ont serrée fort, jusqu’à ce que le souffle ne passe plus, je sentais qu’ils s’enfonçaient très profond et pourtant, je n’arrivais pas à avoir mal tellement je suffoquais… Depuis, je sais que l’asphyxie ne provoque pas de douleur physique. Si on t’entaille la chair ou qu’on te frappe, ton corps souffre ; alors que si on t’empêche de respirer, c’est ton âme qui endure… Heureusement, mon père est arrivé avant que la marque de ses doigts ne s’imprime définitivement sur ma peau.

Indifférente, elle racontait son histoire en admirant les fleurs et j’ai commencé à croire que cette contemplation prenait plus d’importance pour elle que ses propres paroles.

– Je suis tata, m’a dit Ibtissem presque en criant. D’un neveu et d’une nièce… les enfants de ma grande sœur. Elle a eu son premier avec un homme qu’elle a épousé. Un mec bien, vraiment. Qui savait pour sa maladie, mais qui l’a acceptée. C’était l’époque où elle suivait encore son traitement, où elle ne pensait pas être manipulée par des esprits démoniaques – son entourage, nous – qui la tuaient à coups de médicaments. En ce temps-là, elle n’avait pas de doutes, ou peut-être on ne les lui avait pas encore insufflés. Puis elle s’est mise à se méfier de cet aspect d’elle-même qui lui faisait tout admettre comme normal. Normal… un mot dont elle avait peur depuis petite puisqu’elle ne savait pas ce qu’il signifiait. Et malgré moi, je la comprenais. Comment faire croire à une personne que tout tourne rond si on lui dit en même temps que les choses n’iront pas sans un remède ? Je crois que c’est ça qui a foiré, au fond… Alors elle est partie. Sa fille, elle l’a conçue avec quelqu’un qu’on n’a jamais connu. Pas sûr qu’elle sache qui c’est, elle non plus. Personne ne lui a demandé.

– Ta nièce… C'est celle qui est à l'orphelinat ?

Elle a acquiescé en regardant dans le vague.

Les gamins avaient arrêté de courir. L'absence de leurs cris aigus provoquait un sentiment de vide, d'autant plus prégnant que, désormais, on n'entendait plus que le sifflement du vent. Leurs têtes, penchées vers le sol, dépassaient de derrière les centaurées bleu Majorelle.

Une petite fille a ramassé quelque chose. Elle l'a tenu avec beaucoup de délicatesse, a gardé les yeux fixés dessus tout le temps qu'elle a marché. Lorsqu'elle a contourné le parterre, nous avons pu apercevoir ce qu'elle portait avec tant de dévouement : un moineau qui ne bougeait plus, dont le petit corps prenait presque toute la place sur les paumes de l'enfant.

Ses camarades traînaient à sa suite, sans jamais la devancer. On aurait dit un cortège funéraire, sauf qu'ici, la désolation avait laissé place à la sérénité.

Sur le gazon, ils se sont assis ensemble et ont commencé à creuser. La terre se détachait par gros morceaux. Quand ils se sont aperçus qu'ils ne pourraient pas aller plus profond, la petite fille a déposé soigneusement l'oiseau dans la fosse et tous sont restés là, à admirer leur œuvre pendant de longues minutes.

C'est la porteuse qui a amorcé le geste de recouvrir le cadavre. Les autres l'ont imité docilement. Doigts et ongles se retrouvaient sales de fange, mais dorénavant ils seraient lavés de toute souillure.

– Si on était au courant pour sa deuxième grossesse, c'est parce que je savais où elle vivait. J'étais allée la voir – ma première visite depuis plus d'un an –, elle était déjà presque au terme. Je me souviens de ne pas avoir sonné ; c'était ouvert. À l'intérieur, on entendait les bruits de la rue. J'ai pensé que ma sœur avait encore négligé de fermer les fenêtres, mais la porte, à quel point on pouvait être dérangé pour l'oublier ? Je suis entrée lentement, comme s'il y avait danger. Très vite, j'ai atteint le salon où je

l'ai trouvée dans un coin, recroquevillée sur elle-même, avec des débris de verre éparpillés tout autour. Après, c'est flou, juste une image de ma main sur ses cheveux, des bribes de paroles consolatrices pendant qu'elle me regardait de travers, un peu paniquée. Ce que je ne parviens pas à oublier, c'est la réponse qu'elle m'a donnée lorsque je lui ai demandé pourquoi elle avait cassé les vitres : « J'anticipe… Quand on sera bombardés et que les fenêtres éclateront, le verre ne pourra pas me blesser ! »

Les enfants avaient commencé une ronde autour de la sépulture du moineau. On constatait que la boue sur leurs doigts avait séché car de petits fragments s'égrenaient sur l'herbe. Ils ont entonné un chant mystérieux, qui a résonné loin dans l'espace :

Saurais-tu dire de quelle contrée est né le vent,
D'où lui vient la puissance
Avec laquelle il frappe,
Quelle est sa volonté,
Jusqu'où ira sa course ?
Te l'es-tu demandé ?

Connais-tu les secrets du grand ciel éclaté
De ses feux blancs, petits nuages,
Que cherchent-ils et que fuient-ils
En traversant le fond azur,
En camouflant le cercle doré ?
Te l'es-tu demandé ?

J'ai eu l'étrange conviction que c'était cette comptine qui enchantait Ibtissem :

– Je me rappelle cette phrase de ma sœur parce qu'à l'instant où elle l'a dite, j'ai pensé que ces simples mots, tout naïfs qu'ils étaient, la définissaient parfaitement. Est-ce que tu connais une personne sensée qui penserait aux débris des fenêtres avant de songer aux obus ? Et à

l'inverse, est-ce que tu connais une personne *assez sensée* pour penser à ces morceaux de verre ? À leur impact s'il y avait explosion ? C'est là que j'ai compris qu'elle n'était pas juste folle. Souvent, j'ai senti une proximité entre nous, qui va bien au-delà des liens du sang, une sorte de promiscuité qui repose sur la démence qu'on partagerait toutes les deux, mais de façons différentes. Elle est ce que je ne serai jamais… l'envers de moi-même. Et il serait plus juste de dire que c'est moi qui suis son miroir déformant. Peut-être qu'elle a tenté de m'étrangler à cause de ça… Parce qu'elle n'aimait pas l'image que je lui renvoyais.

Le jour était tombé d'un coup, plongeant le parc dans une ombre aux tonalités grises. Les mères se dirigeaient vers leur enfant. À genoux, elles époussetaient la terre sèche en leur frottant les mains avec rudesse, mais les petits ne grimaçaient pas de douleur. Ils contemplaient les paupières maternelles à demi closes, courbant leurs lèvres en un sourire bienveillant.

Très vite, le lieu a été désert. Nous restions seules sur le banc, à regarder la lumière s'affaiblir peu à peu. Dans la pénombre, Ibtissem s'est dirigée vers le parterre de bleuets. Lorsqu'elle a cueilli l'une des fleurs, celle-ci s'est émiettée au contact de ses doigts.

Sous les frondaisons, les oiseaux sont gorgés d'ambre et de bleu, de carmin et d'abricot, de lilas et d'indigo… comme pour se démarquer du vert des arbres sur lesquels ils se posent. Les deux enfants se plaisent à superposer leur voix aux hymnes des petites bêtes qui gazouillent libres, pépient une mélodie qui s'éclipse en pirouettes entre les rameaux, puis se perd dans un souffle d'air chaud. Alors les passereaux se gonflent d'orgueil avant de fuir pendant que les deux innocents rient à s'en décrocher la mâchoire, à s'en transir l'os occipital, à s'en nouer fort l'œsophage et ce n'est qu'une fois la poitrine comprimée qu'ils s'arrêtent enfin.

Un jour qu'ils s'étaient épuisés à ce jeu, assoupis dans l'herbe, une ombre imposante se tint au-dessus d'eux et les observa. On l'entendit lâcher un soupir qui s'échappa en une mince fumée blanche. La pipe fut vidée d'un mouvement ferme de l'index, la canne frappa le sol, la terre aride vibra. Les feuilles mortes tournoyaient autour de l'ombre, faisaient siffler le vent d'un bruissement aigu qui réveilla les enfants. Elle enfonça son bâton encore une fois pour que les feuilles, doucement, s'arrêtent et retombent. Un rayon de lumière découvrit le visage du fantôme.

– Chamane !

Yoru se leva d'un bond et souleva sa sœur par les aisselles. La vieille femme était impressionnante vue d'en bas mais, une fois debout, le garçon constata qu'elle le dépassait à peine :

– Bonjour, les enfants. Qu'est-ce que vous faites si loin dans la forêt ?

– On joue !

L’ardeur dans la voix de Kaguya fit partir la chamane dans un fou rire effrayant, narines et bouche à découvert ; on y voyait des trous noirs sur les côtés, dans le fond, là où les dents manquaient :

– Tu portes vraiment bien ton nom, petite !

– Comment vous le connaissez ?

– Parce que c’est moi qui l’ai choisi !

– C’est vrai ?

– Vrai de vrai ! J’ai aussi accouché ta mère !

L’enfant tourna un regard interrogateur vers Yoru qui lui caressa les cheveux en acquiesçant.

– Mais alors, tu es notre mamie !

La chamane faillit tomber lorsque l’enfant se jeta sur elle. Elle se raidit au contact des minuscules mains qui s’étaient posées sur ses fesses. Kaguya enfonça son visage dans le ventre de la femme en criant « Amma ! Amma ! » avec une exaltation que son frère ne lui connaissait pas. Un appel puissant que celui de la petite quand elle répète sans se fatiguer cette incantation… Elle venait de se trouver une grand-mère.

– Venez chez moi. Je vous raconterai des histoires sur le monde.

Elle marcha sans attendre les enfants. Kaguya courut lui prendre la main qu’elle serra de toutes ses forces, de peur qu’elle ne s’échappe. À son tour Yoru rattrapa la chamane, mais ce n’est pas sa main à elle qu’il saisit ; ce fut celle de Kaguya.

La cabane n’avait pas changé : une baraque en bois noircie par l’usure, avec deux brèches qui tenaient lieu de fenêtres de chaque côté de la porte d’entrée. Vue de l’extérieur, elle semblait assez basse.

Yoru se souvint que la première fois qu’il était venu, il y avait trouvé de la tranquillité. C’était la même à ce moment-là, émanant des rameaux qui encadraient le foyer rudimentaire, ainsi que du chant des insectes et des oiseaux ; c’était la musique suave d’un monde où le temps s’était immobilisé. Si l’on était assez curieux pour regarder ce qui se trouvait au-

delà des arbres, on voyait une plaine surmontée d'une chaîne de montagnes qui s'étendait au loin, coupant l'horizon tout teinté de vert et de bleu.

La porte céda sous un coup sec, dévoilant un intérieur plus spacieux qu'il n'y paraissait, éclairé par une lumière douce. Les enfants avançaient précautionneusement. Ils laissaient deviner un respect presque religieux.

Dans la pièce principale, une table basse au centre de laquelle étaient disposées des fleurs séchées dans un verre. Un sol entièrement revêtu de tatamis, sauf dans la petite partie qui constituait la cuisine. De nombreux objets par terre, qui semblaient tous avoir été éparpillés de façon arbitraire. Sur le mur du fond se dressait un autel de grande dimension comparé au reste du mobilier. Y étaient agencés plusieurs pierres de diverses couleurs, une coupelle remplie d'eau, un bonsaï et deux plumes de paon dans les tons vert-de-gris.

Yoru tenait Kaguya par la main pour qu'elle ne fuie plus comme lorsqu'elle avait couru après la chamane. Sa paume devenait moite au contact de celle de sa sœur, une fine couche de sueur faisait glisser leur peau l'une contre l'autre et, souvent, il lui fallait de nouveau agripper les petits doigts pour qu'ils ne se soustraient plus à son étreinte.

– Eh bien, mes enfants ? Ma maison vous fait peur ? Vous n'avez pas dit un mot depuis que vous êtes entrés.

La cabane faisait résonner la voix de la vieille femme. On avait l'impression que les bibelots sur le plancher répondaient à ces paroles par des inflexions disharmoniques.

– On n'était jamais allés chez quelqu'un avant, répondit Yoru. Il ne put maintenir l'intonation de sa phrase jusqu'au bout car il lui semblait que sa voix avait changé, qu'elle avait été absorbée par l'atmosphère pesante du lieu. Doucement, il se caressa la gorge, espérant faire passer le mal qui avait entravé ses cordes vocales.

– Ce n'est rien, gamin. Dans cette maison, il y a des émanations inconnues qui aspirent les sons et les étouffent en les mélangeant à

d'autres. Ça vous fera bizarre au début quand vous parlerez, mais on s'y habitue vite.

Elle referma la porte d'entrée derrière elle. On n'entendit plus ni bêtes ni brise ; elles avaient laissé place à un silence apaisant.

Pendant que la chamane allait chercher de quoi se restaurer dans la cuisine, Kaguya s'était dirigée vers l'autel qui lui arrivait à peine à hauteur d'yeux. Talons décollés, tendue sur la pointe des pieds, elle attrapa une plume de paon. Son bras n'était pas encore baissé que déjà la voix de son frère retentit :

– Repose ça.

Elle mit les mains sur sa poitrine, l'objet serré tout contre elle, et ferma fort les yeux…

Une attitude enfantine que Yoru ne comprenait pas. Il avait oublié le temps où lui-même le faisait, croyant se dérober à la vue des autres. Désormais, il savait que derrière les paupières subsistait le monde, que cette fine couche de peau, au lieu de nous abriter, nous dévoilait tout entiers.

Dans ces moments-là, il ne pouvait calmer son désir de protéger Kaguya. Il la pensait fragile, un oiseau tombé du nid, c'était ce qu'il voyait, et la conscience d'une telle faiblesse le rongeait au point qu'il n'osait la toucher, par peur de la briser comme si c'était une feuille, mon Dieu, une feuille morte asséchée par le soleil, qui se décompose à peine effleurée… C'est une feuille qui s'envole au gré du vent, au moindre souffle, elle peut m'échapper, cela lui traversa l'esprit et alors, il l'enveloppa de son corps, décida d'être le zéphyr qui guiderait son existence car, quitte à ce qu'elle s'évapore un jour, autant que ce soit dans ses bras à lui, des bras qui ne cherchaient qu'à la préserver.

Ils firent chair emmêlée jusqu'à former une seule entité, monstre au buste désuni par une ligne verticale, aux membres enlacés et aux têtes croisées.

La chamane posa le plateau sur la table basse :

– Venez vous asseoir. Vous ne pourrez pas manger si vous restez collés l'un à l'autre.

Yoru se leva, emmenant sa sœur qu'il dut traîner puisqu'elle avait figé son corps apathique sur place. La tête de l'enfant restait baissée, menton contre torse, yeux voilés par des larmes et une épaisse mèche de cheveux. La plume était toujours dans sa main. Écrasée, mouillée, effilochée :

– Pardon, Amma, j'ai abîmé ta jolie plume…

La vieille femme foula les tatamis avec puissance, au point de faire frémir les murs et crisser le bois des fenêtres. Lorsqu'elle fut devant Kaguya, elle saisit le menton de la petite fille et, le relevant :

– Ce n'est qu'une plume… Une simple plume que j'ai ramassée au cours d'un voyage.

La nuit se déposait lentement sur la ville.

Pendant que je remontais la rue menant au train, je fixais mes jambes qui peinaient à avancer. Très vite, j'ai remarqué l'étrangeté du silence environnant et j'ai levé la tête.

Je me suis rappelé toutes les fois où j'avais arpenté cette rue ; la seule chose qui m'était restée, c'était l'impression vague d'être cloîtrée dans un couloir exigu. Mes souvenirs se perdaient, et je finissais par me demander si je n'avais jamais rencontré quelqu'un par ici. Puisqu'il fallait en faire l'expérience, j'ai attendu.

La forme naît du vide.

Si une personne était arrivée et m'avait sortie de cette torpeur, peut-être l'idée que je l'avais créée par la seule force de ma pensée me serait venue à l'esprit.

Il n'y a pas d'absence sans présence.

Le rai de lumière du réverbère dévoilait mes yeux flous et humides, troublés par le vent qui me glaçait le visage. J'étais consciente du mirage qu'engendrait mon attente, de la tristesse absurde de cette scène, mais, tout comme l'enfant défie le destin par des jeux ridicules auxquels il confie son avenir – « si je lance la boule de papier et qu'elle atterrit dans la poubelle, alors j'aurai une bonne note à mon examen », allant parfois jusqu'à parier sa vie –, je m'accrochais à la certitude que j'avais un pouvoir sur le monde.

Rien n'existe en dehors de notre conscience.

J’ai allumé une cigarette. Mes doigts raidis par le froid avaient du mal à tenir le filtre à bonne distance. Je tapotais frénétiquement mon pouce dessus pour lutter contre la paralysie mais, en chassant la cendre trop fort, j’ai fait tomber ma clope. Tandis que je fulminais en la ramassant, j’ai compris pourquoi nul n’apparaîtrait ce soir-là.

Ibtissem, Ibtissem, pourquoi les hommes te regardent comme ça ?
Ibtissem, Ibtissem, pourquoi détournes-tu les yeux ?

On rencontre des gens, on les oublie. On en croise d'autres, on s'en souvient.

C'était il y a une éternité déjà…

Le restaurant, à l'époque, était un refuge pour nous. Un endroit où s'amuser, se laisser aller, se disputer… C'est pour ça qu'on y a travaillé.

Être serveuse demande une agitation constante. On s'abandonne à cette valse des corps avec facilité, on s'épuise à exécuter des petits pas pour se faufiler entre les tables, c'est comme glisser au milieu des gamins sur une patinoire en plein air, course d'obstacles.

Souvent, j'en ai vu se heurter les hanches contre les coins. Mais, toujours, continuer et se détacher de la douleur.

Les courbes d'Ibtissem sont faites de grâce. Elle a le bassin généreux et, pourtant, jamais elle ne se cogne. À peine si elle frôle ce qui se trouve autour d'elle ; en fait, on dirait qu'elle l'*effleure*.

Au contact de son corps, le monde frémit, imperceptible imperturbable, Ibtissem coule, semblable à l'eau sur la roche. C'est ainsi qu'elle façonne son univers. Alors nous autres, collègues et clients, nous nous fondons dans le royaume dont elle est la reine, et il n'est pas difficile d'y croire quand on la regarde… elle en a le port.

J'avais vu certains buter sur sa beauté ; ça ne durait pas longtemps.

Car Ibtissem fascine ses sujets sans même le remarquer.

En cette journée de printemps, le service était calme. Pas de quoi courir ou s'affoler, laisse-toi porter par le rythme de ce slow, poupée. Aucun pas n'est requis, une chorégraphie serait futile. Il te suffit de flirter avec la musique…

L'homme l'a attrapée par le poignet lorsqu'elle est passée. Un seul geste, et voilà que la quiétude sur le visage d'Ibtissem s'est effacée. Elle a froncé les sourcils :

– Il y a un problème, monsieur ?

Cordiale, sans cesse. Serviable, une obligation. Et l'homme, qui le sait, de répondre :

– Vous êtes très charmante, mademoiselle… On vous a déjà dit que vous ressembliez à Cléopâtre ?

Ibtissem dans une absence… Un voile recouvre son sourire et fait place à une moue sombre, pleine de tristesse. Et l'homme, qui le voit, de reprendre :

– Je vous ai fait un compliment, vous ne répondez pas ?

– Merci…

Ibtissem, tel un coup de vent, s'échappe. De la scène, il ne reste plus qu'une fêlure qui ne sera jamais réparée.

C'était il y a une éternité déjà…

On discute avec des gens, puis on les ignore. On a affaire à d'autres, alors on se néglige.

Ibtissem, Ibtissem, pourquoi laisses-tu les hommes te regarder comme ça ?

Parce que ça m'est imposé.

Ibtissem, Ibtissem, pourquoi ne te rebelles-tu pas ?

Parce que j'y suis habituée.

– T'as regardé le long-métrage d'hier ?

– Un film de cape et d'épée, c'est ça ?

– Si l'on veut… C'est plutôt une réflexion sur la liberté qu'on a du mal à gagner.

– Ah ?

– Sur la domination dont on ne parvient pas à s'échapper.

– Raconte.

La partie de cache-cache commence. Personne ne compte jusqu'à cent, on n'en a pas besoin : il n'y a que deux joueurs sur le terrain.

Tu savais que le dragon, créature maîtresse des eaux, a pour seul égal le tigre, animal roi des terres ? En réalité, l'un et l'autre ne sont qu'une seule et même personne : c'est cette fille à peine femme qui tient en main sa Destinée, l'épée légendaire.

Celui qui lui fait face jamais ne se dérobe au regard des autres. Toujours debout, il observe la fille d'un air satisfait. Dans ses yeux, le désir de quelque chose… La posséder. C'est un combat qui commence avant même que les armes ne soient dégainées.

La fille s'éclipse constamment car des picotements surgissent aux endroits où l'homme la fixe. Le visage… Il s'en tient exclusivement à cette partie quoique ses yeux, parfois, glissent le long du bras de la femme jusqu'à sa main, jusqu'à Destinée et c'est seulement à ce moment qu'elle fuit de nouveau, au moment où elle sent l'épée s'embraser sous la pulpe de ses doigts. Elle est tiraillée entre la fierté de la tenir et la peur qu'on ne

la lui vole. Alors elle la cache pour mieux se montrer, ou la montre pour mieux se cacher, elle ne sait plus.

La chasse ressemble à une danse lorsqu'elle se projette d'un arbre à un autre et qu'il la suit. Une danse durant laquelle la collision des deux fers retentit jusqu'à nos oreilles.

D'un coup de pied, l'homme la fait basculer. Il la regarde choir, son corps amorti par les feuilles qui bruissent selon un tempo régulier. Tac, tac, tac, tac… plus qu'une brindille avant qu'elle n'atteigne le sol, c'est l'approche de la fin, mais toujours elle se relève plus déterminée et plus énervée. Pas une seule fois la fille ne ressent la peur, parce que Destinée est avec elle. Dans ses mains, l'épée luit et crie son chant, en elle résonne la puissance, comme une rumeur venue d'ailleurs.

Lorsque enfin l'homme réussit à la toucher, c'est pour poser deux doigts sur son front, l'index et le majeur, tendus comme une arme à feu, pile entre les deux yeux. Il s'en faut de peu qu'elle se laisse aller à son emprise, qu'elle se soumette à son injonction. Mais de nouveau sa soif de liberté la gagne, elle n'a que faire de ses engagements envers celui qui se veut son maître car il lui faut vivre à sa guise, itinérante et aventurière, souveraine dans la solitude.

Quand l'homme, de dépit, s'empare de Destinée et la jette du haut de la cascade, la fille presque femme n'hésite pas un seul instant à sauter. Dans l'eau mousseuse, elle s'enfonce et se débat jusqu'à perdre son souffle. L'épée enfin à la main, elle stagne à la surface telle une feuille morte emportée par le courant, attendant qu'une ombre furtive vienne l'emporter…

– Tu es sûr que c'était le film d'hier ? Il me semblait que c'était juste une histoire d'épée volée.

– On te donne la matière à regarder, mais c'est à toi de traduire ce que tu vois, pas vrai ?

Il ne restait plus que trois verres vides sur le plateau. La porte d'entrée grande ouverte, on pouvait entendre les rires de Kaguya au-dehors. Elle se roulait dans l'herbe sèche devant la cabane sous les regards attendris de son frère et de la vieille femme. Ne s'arrêta que quand elle les vit se lever ensemble. Alors elle les rejoignit, tenant sa grand-mère d'une main, son frère de l'autre.

La chamane les emmena derrière les arbres, là où l'on pouvait voir la plaine et les montagnes. Hors du sol s'élevait un gros rocher sur lequel ils prirent place, face à l'horizon.

– Amma, tu avais promis de nous raconter une histoire.

Kaguya avait crié car sa voix, dans l'espace qui s'étendait devant eux, avait récupéré son ampleur habituelle.

La femme réfléchissait en posant les doigts sur sa bouche, manie que Yoru avait déjà remarquée lorsqu'il l'avait rencontrée la première fois :

– Mes chers enfants, connaissez-vous l'histoire du jour et de la nuit ?

Tsukuyomi, dieu de la Lune, sait se faire clair dans l'obscurité comme il sait se cacher et tout assombrir quand son humeur l'y pousse. Il est aussi le dieu des âges et des saisons, contrôle le passage du temps qu'il comprime ou étire selon sa volonté. C'est pourquoi les hommes ne ressentent jamais l'écoulement des heures de la même manière. Sa sœur Amaterasu est la déesse du Soleil, la plus respectée des divinités. Aussi douce et impitoyable qu'une mère, elle nourrit les hommes en distribuant

sa lumière et les affame quand elle assèche le sol. Mais la Terre, sans elle, ne pourrait subsister.

De là-haut, les dieux regardent leur œuvre s'accomplir et la renouvellent jour après jour, sans jamais se lasser… C'est que l'ennui ne se manifeste qu'envers ceux pour qui vieillir a un sens. Là-haut, les dieux sont hors du temps et de ses effets ; ils y voient un flux qui va et qui vient, rythmant leur existence d'étapes successives jusqu'à leur mort, et même celle-ci se présente autrement que pour nous : elle est une pause dans le parcours, un point intermédiaire où, enfin, ils seront libres de se reposer.

Amaterasu et Tsukuyomi vivaient paisiblement jusqu'au jour où la déesse du Soleil chassa son frère du royaume des cieux.

– Pourquoi ? demanda Yoru.

– Parce qu'il avait tué la déesse de la nourriture.

– Pourquoi ? demanda Kaguya.

– Parce qu'elle créait les aliments à l'intérieur de son corps et que, pour les donner, elle les faisait sortir par ses orifices…

Les enfants firent une mine dégoûtée. Des trous d'où s'expulse tout ce dont la chair ne veut plus, comme des preuves infâmes de ce qu'elle a dû assimiler pour survivre. Il n'y a pas de quoi être écœuré, disait la chamane, pas de quoi avoir honte que l'organisme rende ce qui lui a été accordé. C'est une loi de l'univers, elle expliquait, il n'y a qu'à voir le fonctionnement du monde pour se rendre compte que la nature n'aime pas le vide, et que la vie, finalement, n'est qu'un flot incessant de substances qui migrent vers d'autres substances, se fondent ensemble jusqu'à disparaître avant de renaître plus fortes puisque unies désormais.

– C'est comme ce que vous faisiez tout à l'heure, quand vous étiez enlacés l'un à l'autre… Je suis arrivée avec le plateau et j'ai cru tomber dans un rêve en vous voyant emmêlés, un rêve où vous seriez devenus une chimère hideuse, mais vos corps entêtés ne parvenaient pas à se confondre malgré vos efforts. Vous êtes pareils que le jour et la nuit.

En prononçant ces mots, la femme scrutait Yoru qui détourna les yeux, gêné par l'insistance de son regard. Il s'empourpra malgré lui : c'était son obsession grandissante pour Kaguya qu'elle dénonçait, son désir inavouable de vouloir fusionner tout entier avec elle, alors même que la petite avait à peine conscience d'être un individu à part entière.

– Ça veut dire que Tsukuyomi et Amaterasu sont séparés à jamais ? demanda la fillette.

– Oui. C'est pour cette raison qu'il faut que le Soleil se couche pour qu'apparaisse la Lune.

L'enfant serra le poing contre son cœur. Une légère brise vint annoncer le silence. Même les oiseaux et les insectes s'étaient tus, à croire qu'ils comprenaient la gravité de l'instant.

– C'est n'importe quoi ! cria le garçon. Personne ne fabrique de la nourriture en faisant caca !

Là-dessus, Kaguya se mit à rire, ça roulait dans sa gorge et, plus elle s'esclaffait, plus ça la chatouillait, alors le rire s'éternisa, entraînant à sa suite ceux de son frère et de la chamane, échos s'évanouissant dans la vallée.

L'hilarité était telle qu'ils s'en tenaient les côtes. Ils glissèrent du rocher sur lequel ils étaient assis et là, étendus dans l'herbe, s'arrêtèrent soudain. On n'entendait plus que les passereaux qui avaient repris leur chant quand la vieille femme récita :

Errer le long des routes, seul sans demi-tour.

À l'horizon brumeux, sourcils froncés regard plié, j'allais où mes jambes me menaient.

Homme sans terre et sans mère, tout m'est plus limpide depuis que je sais

Que la forme naît du vide

Et qu'il n'y a pas d'absence sans présence.

Mais, n'existant pas moi-même, je ne saurais reconnaître que quelqu'un manque pour me guider.

Rien n'existe en dehors de notre conscience.

Ainsi, dans ce pays abandonné, les reliefs alentour deviennent des évidences séduisantes

Creux comme la main quand elle s'avance pour demander l'aumône

Plats comme la main qui s'approche pour en serrer une autre

Pleins comme la main qui tient doux le petit poing de l'enfant

Heureuses certitudes !

Ce poème, je l'avais déjà lu. Il se trouvait dans le carnet que j'avais dérobé à la dame au châle noir. J'aurais voulu lui dire que je connaissais son secret, mais j'étais déjà trop envoûtée pour l'interrompre.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Kaguya.

– C'est un poème de mon maître.

– Qui c'est, ton maître ?

– Quelqu'un de très mystérieux… C'est lui qui m'a élevée et qui m'a tout appris.

– Où il est maintenant ?

– Je ne sais pas. Loin, sûrement.

– Comment il s'appelle ?

– Il a plusieurs prénoms dont je ne me souviens plus… À part Naiche, parce que c'est celui que je préfère. Je l'appelais juste « Maître ».

– Yoru dit que pour s'inscrire dans le réel, il faut avoir un nom. Comme ton maître en a beaucoup, ça veut dire qu'il est dans plein de réalités !

– Tu dois avoir raison, petite. Il disait souvent qu'il était le premier et le dernier homme. Encore aujourd'hui, je ne sais pas ce que ça signifie.

Dans le cœur de Loan, il y a un fardeau sur lequel il ne peut mettre de mots. C'est une sensation dure et persistante, juste au niveau de la poitrine, quelque chose qui tape fort, par battements réguliers, et qui ne s'arrête que rarement, pour mieux reprendre à des moments imprévus. Comme au petit déjeuner. Et au dîner. Et au moment d'aller dormir. *Surtout* au moment d'aller dormir.

Une sensation dure et persistante dans la poitrine, pas assez puissante pour faire mal. On dirait plutôt une vague déferlant au milieu du torse et redescendant avec lenteur, une ondulation pleine de fureur, de cette fureur douce-amère qui réconforte et réchauffe en même temps qu'elle blesse. Et la chaleur se diffuse dans les membres, s'étend par bribes jusqu'à disparaître complètement, mais jamais elle n'atteint les extrémités. Avant ça, une autre vague s'est abattue sur le cœur et y a laissé son empreinte, *une sensation dure et persistante dans la poitrine*.

Personne n'a parlé durant le court trajet qu'ils ont fait pour rentrer. Les trois garçons marchaient nonchalamment, Kim admirant la pipe en ivoire, les deux autres fixant le mouvement saccadé de leurs jambes. Liêm lançait parfois des regards de détresse à Loan qui ne les voyait pas, envahi qu'il était par ses pensées nébuleuses. Ils se sont quittés sans même se dire au revoir.

En arrivant chez lui, Loan surprend sa mère en train de cuisiner :

– Tu n'es pas allé jouer avec tes amis ?

– Non, il répond. Aujourd'hui, je ne les ai pas trouvés.

Et c'était vrai. Ou plutôt, il croyait que c'était vrai. Le Kim qui se trouvait avec lui n'était pas celui qu'il connaissait. Kim volait, oui, mais pas une fille seule, enceinte, qui, en plus, les avait recueillis et nourris.

Il y avait un sol sur lequel rebondir
Quand les êtres ne voulaient que s'enfoncer ;
pourtant Loan se sent sombrer. Il n'est plus ce petit garçon chétif mais plein d'audace ; il n'est qu'un enfant et le restera longtemps, ce qu'il commence à comprendre. À abhorrer aussi. Vérité répugnante.

Il y avait un sol sur lequel rebondir

Mais y a-t-il un lieu vers lequel s'évader ? Un lieu où il n'y aurait que des innocents, ceux qui se chamaillent pour le dernier bonbon du paquet et qui le jouent à pierre-feuille-ciseaux, ceux dont le seul mot d'ordre est : « Montre-moi voir ce que t'as dans le ventre. »

S'*il y avait un sol sur lequel rebondir,*

Loan ne l'a pas trouvé. Pendant plusieurs jours, il reste chez lui, prétextant une migraine qui ne passe pas. Seul dans sa chambre, il ignore les appels incessants de Liêm à la fenêtre, plus insistant à chaque fois. Pendant plusieurs jours, l'importun revient avant de se résoudre à abandonner.

Chaque instant est perdu pour l’éternité.

Des branches de séquoia sont restées sur l'allée d'autrefois

J'ai vu le temps et l'espace se figer,
J'ai vu l'abîme se creuser entre les êtres,
Les gestes et les paroles se sont mêlés.
J'ai observé la goutte d'eau salée
Perler sous l'œil du vieillard.
Elle scintillait…
Les vagues qui déferlaient sans écume
Ont laissé les enfants bouche bée.

* * *

Longtemps, j'ai prié l'oubli
D'enfin piocher dans mes rêves.
Mais il m'a ignoré,
M'isolant dans la mémoire
D'un monde égal de siècle en siècle,
De jours toujours répétés,
De nuits souvent à ressasser,
Mon sort d'homme parmi les hommes :
Un immortel condamné.

* * *

Quand j'erre, me revient
Le souvenir du ciel dans un cadre écorché.
Mes yeux errent à l'aventure
Et passent leur temps à divaguer,
Comme aux premiers jours.
Dans l'azur, les nuages vagabondent.
Mon désespoir, déjà, s'atténue de les voir brûler.

Cette quête ne me menait nulle part. Je continuais de traîner dans les rues d'une ville que désertait peu à peu sa population, à fouiller l'intimité de ceux qui étaient restés.

Mes déambulations diurnes sont devenues vaines depuis le moment où j'ai senti qu'une évidence m'échappait, sans pouvoir comprendre laquelle. Et c'était bien cela, le plus difficile : accepter qu'une chose foute le camp alors qu'on ne l'a même jamais possédée.

Dès lors, la seule alternative était de m'en remettre à Joh, à cette histoire que j'étais sûre qu'il inventait au fil de nos rendez-vous, peut-être pour me divertir, peut-être aussi pour le plaisir de raconter. Je voyais bien que ça clochait, depuis que je l'avais rencontré.

Les jours s'écoulaient paisiblement… J'oubliais le but que je m'étais fixé l'été dernier, me laissant bercer par les fantaisies dans lesquelles je me noyais volontiers pour me détourner de cette unique et triste vérité : j'avais failli. La promesse que j'avais faite à grand-père s'étiolait. À cause de ça, je n'osais plus visiter sa tombe.

Les jours s'écoulaient paisiblement, oui. Depuis que Joh m'avait interpellée près du salon de tatouage, depuis ce jour où, trop ravie de l'avoir retrouvé, j'avais accepté de boire un verre en sa compagnie. Il m'avait parlé de Loan comme si de rien n'était, comme si on s'était toujours fréquentés, et c'était justement le sentiment que j'avais eu… Le sentiment que nous nous connaissions depuis une éternité.

De cette façon, il avait réussi à me captiver. Parce que, avec lui, je vivais hors de moi et qu'il me fallait bien cette fuite pour supporter mon

inaction. On était assis l'un en face de l'autre, à regarder les êtres se mouvoir, à écouter le tintamarre environnant, sans parler. Puis il a lancé le sortilège, avec cette simple question : « Tu connais l'histoire de Loan ? »

J'aurais dû m'en douter : ce que je cherchais n'avait plus de sens désormais.

À quatorze ans, Kaguya se croyait suffisamment forte et mature. Pourtant, quand l'inconnu, à qui elle venait d'ouvrir, lui annonça la mort de son père, elle ne sut pas comment réagir. Elle ne pensa pas à lui demander la cause du décès ni le lieu où se trouvait le corps – si corps il y avait.

– Est-ce qu'il nous a laissé quelque chose ? demanda Yoru.

L'adolescente fit claquer sa langue contre son palais, agacée. L'homme feignit de ne pas l'avoir remarqué et sortit de sa poche une petite bourse qu'il lança en sa direction :

– Rien. Mais voici de quoi vous dédommager, ainsi que mes plus sincères condoléances.

Kaguya et Yoru n'avaient jamais su quelles étaient les activités de leur père, qui le faisait partir si longtemps et revenir si rarement. Aucun des deux ne parvenait à ressentir ne serait-ce qu'un peu de chagrin. Seule cette pensée attrista l'adolescente :

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

Son frère se souvint de Mie, partie depuis trois ans maintenant. Il pensa si fort à elle qu'il lui semblait la voir derrière l'érable pourpre qui jouxtait la demeure :

– Je subviendrai à tes besoins, ne t'en fais pas.

De nouveau, sa sœur claqua la langue. Même s'il était celui qui la connaissait le mieux, Yoru ne la comprenait toujours pas. Pour elle, le problème n'était pas d'ordre matériel. C'était plutôt qu'à présent l'un et

l’autre étaient condamnés à une relation plus intime encore, sans personne de l’extérieur pour venir interrompre leur solitude.

Du silence naîtra l’incertitude, disait la chamane. Car l’être humain ne pourrait supporter que son esprit se taise.

Kaguya avait longtemps cru cela vrai, avant de se retrouver devant la porte de l’entremetteuse. Autour d’elle, tout se faisait muet, apportant le calme qu’il lui fallait pour frapper fermement.

– Entrez.

La voix, aiguë à l’excès, perça les cloisons et s’immisça loin dans ses oreilles, jusqu’à résonner dans son vide intérieur. L’adolescente fit coulisser la porte qui grinça tout du long. Les jambes flageolantes, elle se laissa tomber jusqu’à s’étaler sur le sol, tous les membres de son corps comme assujettis au plancher.

Sa dégringolade fit tinter les pièces de la bourse. La femme à qui appartenait la voix stridente se précipita à l’entrée :

– Relevez-vous. Une jeune fille ne devrait jamais s’exhiber.

Kaguya suivit sagement l’entremetteuse jusqu’au salon. Elle avançait à petits pas, en fixant ses pieds, attentive à ne pas buter sur son hôtesse qui faisait traîner les siens avec mollesse.

Hormis une table basse, la salle dans laquelle elles s’étaient installées était dépourvue de mobilier.

– En quoi puis-je vous aider, mademoiselle ?

– J’aimerais me marier au plus vite. Peu m’importe avec qui.

– Pourquoi êtes-vous pressée ? Vous êtes encore fraîche et belle, ma petite…

– J’ai de quoi payer.

Kaguya accompagna ses paroles d’un geste nonchalant et sortit de sa poche intérieure une bourse en tissu terni par la saleté.

– Revenez dans une semaine. J’aurais trouvé quelqu’un que vous pourrez épouser le jour même puisque vous ne pouvez pas attendre.

Sur le chemin du retour, Kaguya s'arrêta sur une allée jonchée de branches de séquoia. Elle leva le visage vers le ciel ; il n'y avait que des genévriers à son entour. Elle eut un rire léger d'abord. Puis celui-ci s'accentua, devint agité, et elle ne sut pas si c'était cela qui faisait frémir les rameaux par terre, ou si c'était le vent qui, déjà, se réveillait pour annoncer le crépuscule.

Yoru avait rapidement trouvé un poste d'ouvrier agricole dans le village voisin. Il lui fallait près d'une heure pour s'y rendre, une heure durant laquelle il pensait au sourire inquiétant que sa sœur affichait depuis qu'elle était rentrée ce jour-là, sans la bourse. Il lui avait demandé ce qu'elle en avait fait, mais elle était allée se coucher sans répondre.

Kaguya et lui dormaient encore ensemble. Yoru savait la colère qu'elle ressentait, qui s'amplifiait chaque jour.

La nuit elle ne dormait pas, elle attendait. Il pouvait entendre que sa respiration lente était feinte, qu'il n'y avait qu'excitation et fureur dans son souffle.

Le frère n'osait pourtant rien lui reprocher, à elle qu'il chérissait sans faillir, et c'est d'ailleurs ainsi qu'il aimait l'appeler, « ma chérie », avant qu'elle ne lui demande d'arrêter quand elle eut douze ans.

Au lit, sa sœur lui tournait constamment le dos. Il fixait la nuque gracile de l'adolescente, cette petite surface de peau où il posait souvent la main autrefois, se demandant comment les choses avaient pu se dégrader à ce point. Il avait beau chercher, il ne voyait rien qui pût lui faire comprendre l'évolution de son existence,

D'un monde égal de siècle en siècle,
De jours toujours répétés,
De nuits souvent à ressasser,
Son sort d'homme parmi les hommes.

Il se rappelait la chamane maintenant, les poèmes qu'elle déclamait avec gravité, la tristesse de sa voix lorsqu'elle leur avait fait ses adieux avant de partir. Il se souvenait de son père, de cette conversation qui l'avait tellement perturbé.

Il n'était qu'un enfant alors. Mie était partie faire des courses avec la petite, le laissant seul à la maison avec son père. En leur absence, le silence ne faisait qu'enfler.

L'homme fumait du tabac à l'extérieur lorsqu'il avait appelé Yoru. Le gamin avait traîné des pieds. Il s'était appuyé contre le mur, faisant mine d'admirer l'érable pourpre.

– Tu t'occupes bien de ta sœur, c'est un fait. Je n'ai pas besoin d'être présent pour savoir que tu fais du mieux que tu peux avec elle, mais voilà, il faut que tu arrêtes. Car tu l'adores d'une façon qui n'est pas raisonnable, ni pour toi ni pour elle. Tu l'adores d'une façon qui n'est pas de l'affection, c'est un sentiment qui te dépasse et qui ne concerne pas Kaguya, après tout… Ce que tu manifestes avec elle, ou devrais-je dire, *à travers* elle, ce n'est finalement que de l'égoïsme. Tu la gardes sous ton emprise pour combler le manque qu'il y a en toi ; malheureusement, la petite ne pourra jamais te contenter. Et, bientôt, elle s'apercevra d'une chose que toi-même tu n'arrives pas à accepter : ce n'est pas comme ça qu'on aime, mon fils.

Au moment où il allait s'endormir, il entendit des bruits de pas feutrés et d'affaires qu'on amassait prudemment. Il écouta le murmure du tissu qui glissait sur le corps, la ceinture qui s'insinuait doucement dans les passants, et la précipitation dans tous ces gestes, désir ardent de partir.

Yoru, yeux grands ouverts quand Kaguya franchit enfin le seuil de la maison. Yoru, attendant patiemment qu'elle s'éloigne pour s'habiller en hâte et sortir à son tour. Elle avait pris de l'avance. Heureusement, rien de plus simple que de suivre les traces qu'elle laissait partout… Proie facile.

Il s'enfonça dans la forêt en se souvenant de l'endroit où, enfants, il jouait avec sa sœur jusqu'à l'ivresse. Les oiseaux annonçaient l'aube et il

lui semblait que c'étaient les mêmes depuis la nuit des temps, qui gazouillaient pour soulager sa peine.

D'autres voix avaient remplacé celles des moineaux. Là-bas, des silhouettes avançaient en procession, lanternes rougeoyantes à bout de bras. La complainte qu'ils fredonnaient avait ce je ne sais quoi de sinistre, voire de menaçant, qui poussa Yoru à observer la scène sans bouger. Même quand il reconnut Kaguya dans le cortège à sa démarche si particulière, il resta immobile.

Elle portait la veste que la chamane lui avait offerte. Celle qu'ils avaient peinte ensemble pour son septième anniversaire. Yoru se rappelait l'arbre qui avait servi de modèle. On le voyait écarlate à cause du soleil qui, à ce moment-là, diffusait sa lumière sang partout sur la plaine, jusqu'au toit de la cabane. La chamane leur avait expliqué que le jour était blessé, mes enfants, le jour est blessé car Amaterasu se remémore le crime de son frère, et elle en est souillée.

Après que le mariage fut terminé, Yoru s'attarda dans la forêt, à cette même place d'où il avait observé toute la cérémonie. Il avait retenu de son beau-frère un visage dur qui ne laissait paraître aucune joie, aucun contentement. Les époux avaient l'air contraints d'être là et, pourtant, leurs gestes n'avaient trahi aucune hésitation. Ils avaient échangé leurs vœux en attachant leur poignet ensemble, sans se regarder une seule fois.

– Tu t’es déjà demandé à quel moment tu allais mourir ?

– …

– Certains peuples pensent qu’on sent toujours sa fin arriver.

– …

– Tout se passe dans ta psyché.

– Ça se devine ?

– Pas vraiment… C’est quelque chose qui est imperceptible pour la personne concernée, bien que les autres, eux, soient en mesure de le remarquer.

– …

– C’est une question de contre-pied. Au yin s’oppose le yang bien que l’un surgisse dans l’autre, et ce cercle est une plate-forme sur laquelle tu te situes, voilà l’univers. Toutes les choses de la vie s’y trouvent. Beaucoup croient que ces deux catégories ne sont qu’une représentation de contraires et qu’en choisissant un côté de la dualité, l’autre est *annihilé*… C’est qu’ils ignorent que rien ne s’annule, tout se situe dans le simple fait de *basculer*.

– Je ne comprends pas.

– Quand tu es près de mourir, tu passes de l’autre côté. Ce qui te définissait, ce qui faisait ta personnalité, tu ne le retrouves plus parce que ton être a chaviré, du yin il est passé au yang. Ou l’inverse. C’est pour ça que seul ton entourage peut s’en apercevoir.

– Et pourquoi on ne le verrait pas ?

– Parce que personne ne se sent basculer ! On a besoin des autres pour constater sa métamorphose, de leur regard qui change, mais même ainsi, on ne comprend pas bien ce qu'ils nous renvoient. On prend leur pitié pour de la sympathie par exemple. Le basculement ne s'applique pas aux gens qui ont pris la décision de changer. Il faut que le retournement nous *échappe*…

– Ce qui veut dire ?

– Si ton moi se renverse, c'est que ta fin est proche. Si ton moi se renverse, c'est qu'il prend le monde à rebours et qu'il est prêt à retourner au vide d'où il est né…

Je me souviens qu'à l'école élémentaire, je m'étais mise à penser que l'existence était interminable. Il me semblait qu'à ce rythme, je n'aurais jamais le loisir de mourir un jour. Les cours, les quelques sorties qu'on faisait, les récréations, les longues soirées passées chez moi à attendre le sommeil, tout devenait éternité, de cette éternité qui se change en supplice, comme si j'étais condamnée à vivre les mêmes choses, encore et encore.

Plusieurs fois, j'avais eu envie de me lever en pleine classe et de crier mon désarroi à mes camarades, je voulais leur faire comprendre que nous étions pris dans une boucle infinie de laquelle nous ne pouvions fuir, mais ils restaient là, tranquillement assis à leur place, le nez sur leurs exercices. J'ai vite compris qu'ils demeuraient dans une sérénité dont je n'avais pas le droit de les sortir.

La douleur dans la poitrine de Loan a mis du temps à se dissiper. À tel point que, quand il retourne vers ses camarades, tout a changé. Quelque chose s'était rompu entre eux. Loan ne peut plus voir ses amis sans culpabiliser car il s'en veut de ne rien avoir osé dire à Kim, il s'en veut de ne pas avoir répondu aux supplications de Liêm. Leur relation s'est étiolée sans remous, chacun d'eux prenant la direction qui s'est présentée à lui.

Kim se fait des amis de son âge avec qui il ne peut plus se permettre de jouer au plus fort : beaucoup le sont plus que lui, certains le dépassent d'une tête. Liêm reste quelque temps avec son ancien camarade, à traîner derrière lui avant d'être exclu de la nouvelle bande. Désespérément, il

s’accroche aux souvenirs qui le hantent, ceux qu’il a partagés avec Kim avant l’arrivée de Loan.

Seul, Loan se renferme. Il est redevenu l’étranger à l’accent singulier, étranger dans un pays qui ne le reconnaît plus. Désormais, il ne desserre les lèvres qu’en cas d’extrême nécessité. Il n’en devient pas pour autant un poltron, au contraire. C’est plutôt comme si l’économie de paroles renforçait son caractère, faisant croître en lui une tranquillité peu commune pour son âge.

Maintenant, quand le garçon regarde quelqu’un, c’est directement dans les yeux. Il n’y a pas d’indiscrétion dans son attitude, seulement la volonté de déceler la chose qu’il n’a pas su voir chez Kim. Il fixe donc avec insistance les iris de ses interlocuteurs qui, tous, détournent le regard, et ça le conforte dans son idée : tout le monde a quelque chose à cacher.

Ibtissem à plat ventre, affalée sur l’herbe grasse qui atteignait une hauteur inquiétante et semblait dévorer son corps :

– Ça se peut d’être malade d’un trop grand manque d’amour… Ton corps le ressent, et il le manifeste.

Elle caressait lascivement le pelage vert. Ce n’était pas mouillé ; ça collait. J’entendais sa main s’accrocher dessus et produire des sons graves, cadencés.

Lassée de sa position, elle s’est mise sur le dos et a étendu ses membres comme si elle cherchait à les repousser le plus loin possible. Elle y est allée tellement fort que sa poitrine s’est soulevée hors la verdure, et d’un coup, s’est effondrée pour s’y perdre de nouveau.

Sa brusquerie, qui succédait presque toujours au zénith de sa délicatesse, ne me déstabilisait plus. Toute sa personne était faite ainsi, à osciller constamment entre une chose et son contraire, et je n’avais pas de quoi être perturbée, au fond… Seulement, cette façon qu’elle avait de ne jamais faire dans la demi-mesure, un comportement enfantin quand on y pense, m’échappe encore aujourd’hui parce qu’elle ne s’en cachait pas, ou qu’elle n’arrivait pas à s’en cacher. Ça m’avait poussée à la voir comme ces célèbres statues *bifrons*, lesquelles sont difficiles à contempler, on ne sait jamais vers quel côté se diriger d’abord… Mais je n’avais pas à me plaindre. J’avais accepté de jouer le jeu, après tout, et il faut avouer qu’il y avait quelque chose d’amusant à être déconcertée.

Pendant une minute, elle est restée immobile, paupières closes. Ça, je m'en souviens car pour m'occuper, j'ai observé une coccinelle qui peinait à s'envoler. D'où j'étais, couchée sur le flanc droit avec la tête en appui sur ma paume, je voyais parfaitement ses ailes s'ouvrir et frétiller inutilement. Elle l'avait fait quatre ou cinq fois, pourtant, elle restait sur son brin. J'ai fini par la prendre en pitié et lui ai soufflé dessus, aussi fort que je pouvais. Lorsqu'elle a décollé j'ai eu une frayeur en la voyant retomber, mais ça n'a pas duré, elle s'est élancée droit vers l'immensité du ciel et ses nuages cotonneux, ignorant la bise furtive.

En m'entendant expirer de la sorte, Ibtissem a cru que je manifestais mon mécontentement devant son silence. Elle a ouvert les yeux :

– Il y avait cette petite fille autrefois, en manque énorme d'affection, une carence comme un pays de vide qu'elle cherchait à peupler, tellement grand qu'on se demandait comment ça se pouvait avec un corps aussi réduit ; minuscule, la fille, même si elle allait déjà sur ses six ans. Seuls ses bras paraissaient grands quand elle les ouvrait, de la place pour cent là-dedans, et, plus encore, pourvu que les gens ne repartent pas si vite sans promettre de revenir… Mais on avait beau s'engager, on ne revenait jamais, c'est pour ça que son trou s'était tant agrandi. À mesure qu'il grossissait, elle rapetissait, comme si le manque absorbait son énergie… Alors quand on venait, elle gobait de l'amour, oui, quand on venait, elle dévorait la tendresse afin de ne pas disparaître complètement. Puis on repartait. Toujours on s'en allait sans se retourner parce qu'on n'avait pas le choix, il fallait garder la tête haute devant cette enfant qui ne pleurait pas. Depuis, elle attend, la petite, elle attend tout en sachant que demain sera semblable à ces jours sans cesse répétés.

– Est-ce qu'elle n'a pas de famille ?

– Si, mais personne pour l'aimer comme elle en a besoin…

Je touillais la terre moite avec mes doigts quand des fourmis sont apparues. Aussitôt, j'ai arrêté, et les insectes en file indienne ont grimpé

sur ma main tremblante. Il m’a fallu attendre que le cortège soit passé pour demander :

– Cette fille… C’est celle qui est à l’orphelinat ?

Ibtissem abaissa lentement ses paupières, accompagnant son mouvement d’une inspiration lourde :

– Tu sais, parfois les choses font tellement mal que même les larmes refusent de couler.

La pluie produisait un son clair sur le toit. Yoru était assis par terre, face à la porte. Son dos courbé, qu'on trouvait d'habitude grand et large, paraissait se ratatiner alors, se déformer presque, et flottait dans un vêtement normalement trop serré.

Il avait perdu du poids à rester ainsi toute la journée, négligeant de se nourrir et de dormir, quoique parfois il lui arrivât de somnoler sans prendre la peine de s'allonger. Quand il avait soif, il lui suffisait de lever la tête assez haut pour que, de la fenêtre restée ouverte, des gouttes lui coulent dans la bouche. Elles avaient un goût de rouille, avec une pointe de végétal qu'on pouvait voir à travers leur transparence émeraude, sueur de roche… ou peut-être était-ce des larmes ? le ciel pleure le départ de Kaguya et il n'y a plus qu'à rester là à espérer qu'elle revienne un jour, rester là et se souvenir de cette nuit où tout s'était désagrégé. Même le soleil ne voulait plus réapparaître… Kaguya était partie, et elle l'avait emmené dans sa fuite.

Des jours que ça durait.

Il écoutait le moindre bruit avec tant d'intensité qu'il ne discernait plus rien. Ni la voix criant son nom ni les coups fracassants qu'on donnait contre la porte jusqu'au moment où elle céda. Une ombre apparut, mais Yoru ne parvint pas à la distinguer. Il peinait à ouvrir ses yeux en grand. Ce ne fut qu'à l'instant où elle posa une main ridée sur sa joue qu'il reconnut la chamane.

– Mâche, ordonna-t-elle.

Elle lui avait mis quelque chose de dur et odorant dans la bouche, pareil à de l’écorce salée.

– Mâche. Ça ramollira avec la salive.

Le jeune homme identifia la viande séchée qui devenait de plus en plus goûteuse. Il en fut écœuré. Dès qu’il avalait, la vieille femme lui fourrait un autre morceau dans la bouche en l’enfonçant loin sur la langue, tout en racontant :

– J’ai peur… Toutes les nuits et tout le jour, j’ai eu peur, quand je mangeais et me levais, j’ai eu peur, si violemment que ça m’empêchait de dormir, j’ai eu peur, alors je suis rentrée… J’ai peur depuis que j’ai rêvé de ta sœur, du voile qui recouvrait son visage, de l’instant où je lui ai retiré, sa peau était d’albâtre, ma petite-fille comme une pierre, raide et froide à en pleurer…

Yoru écarta la nouvelle portion qu’elle lui tendait. Il avança le bras jusqu’au sien, qu’il prit et tira vers lui, le serrant fort :

– Kaguya a fui, elle n’est pas morte. Pourtant, j’ai le sentiment de l’avoir perdue pour l’éternité…

Devant la cabane, les feuilles de l'arbre frémissaient doucement sous la brise.

Devant la cabane, les oiseaux chantaient pour couvrir le son des branches qui claquaient en rythme les unes contre les autres.

De la cabane, pas un bruit, pas avant que l'adolescente ne toque à la porte avec vigueur, appelant la chamane de sa voix rendue chevrotante par l'excitation.

C'était comme dans ses songes d'antan, après le départ de la vieille femme, elle se retrouvait devant la baraque et frappait, frappait, criait parfois, et ses mains sous les coups devenaient rouges et s'ouvraient, et la porte sous les coups jamais ne cédait.

Kaguya sentit son cœur s'arrêter net quand on lui ouvrit.

Sa grand-mère, si petite désormais, gardait encore une sorte de majesté, hors du temps, franchissant les siècles, mais quel âge avait-elle ?

– Je t'ai attendue si longtemps… Si longtemps qu'il m'a semblé que la grande horloge s'était arrêtée. J'ai su que tu étais revenue car le vent a changé de sens, Amma, le vent qui rend fou s'est apaisé…

Elles s'étreignirent, cherchant par quels mots commencer leur histoire, une épopée de quelques années durant lesquelles elles avaient été séparées :

– Je suis rentrée pour empêcher que le voile ne ternisse ton visage. Comme tu étais pâle, endormie… Mais ce n'était plus toi, ma petite-fille, de toi ne demeurait que la dépouille…

– Tu as seulement vu ce qui me hante depuis des années : j'ai l'impression d'être éteinte, Amma, je me sens vide à l'intérieur…

Enfouir la tête dans le nid de ses rides, qu'il était bon de sentir son odeur, enfin respirer… frôler sa chevelure lisse et fine, tout argentée. Ce n'est qu'une fois rassasiées qu'elles se détachèrent l'une de l'autre.

Tout était resté comme avant son départ. Même les fleurs sur l'autel n'avaient pas bougé, bien qu'elles fussent fanées maintenant.

– C'est possible de ne pas aimer correctement, Amma ?

Comme autrefois, la voix de la jeune fille fut happée par des échos sourds. Ça donnait l'impression qu'elle avait murmuré, ou qu'elle n'avait rien dit. Pourtant, la chamane avait très bien entendu :

– Tu penses avoir trop d'affection pour Yoru ?

– Je crois, en réalité, que je ne l'aime pas assez.

L'aïeule ne sut quoi répondre. Pendant un long moment, elle resta silencieuse et n'eut pas la force de se lever lorsque l'adolescente se dirigea vers la sortie :

– Adieu, Amma. J'ai le pressentiment désagréable qu'on ne se reverra jamais…

Kaguya avait dit vrai. À peine deux semaines plus tard, on retrouva son corps dans un lupanar de la ville, et *sa peau était d'albâtre, une petite-fille comme une pierre, raide et froide à en pleurer…*

Les ignorants aussi peuvent rêver

Saurais-tu dire de quelle contrée est né le vent,
D'où lui vient la puissance
Avec laquelle il frappe,
Quelle est sa volonté,
Jusqu'où ira sa course ?
Te l'es-tu demandé ?

Connais-tu les secrets du grand ciel éclaté
De ses feux blancs, petits nuages,
Que cherchent-ils et que fuient-ils
En traversant le fond azur,
En camouflant le cercle doré ?
Te l'es-tu demandé ?

Si la Lune achève le Soleil,
Pourra-t-elle jamais se relever ?
Car elle ne fait que refléter
L'astre du jour, tout son prestige,
Et sans lui, elle ne saurait être.
Te l'es-tu demandé ?

Que voient les hommes quand ils se meurent,

Quand ils passent de l'autre côté ?
Est-ce un grand vide qui les entoure
Ou renaissent-ils souvenirs ôtés,
Âme renouvelée, cœur apaisé ?
Te l'es-tu demandé ?

Où t'en vas-tu toute l'année,
À marcher, vaguer, t'égarer ?
Dans quel dessein voyages-tu seul
Loin de ta terre, loin de tes pairs ?
Loin de tout, tu as oublié…
N'as-tu jamais aimé ?

L'avenue est tout le temps bondée les jours de marché. De loin, on peut sentir les épices, douceurs de fruits et viandes séchées, une myriade de senteurs qui font tourner la tête à Loan… Serrer le cœur.

Il s'est installé dans un boui-boui au bout de la rue pour contempler l'agitation de la foule. On dirait un petit monde, quand on y pense, les êtres en mouvement sont comme enfermés dans une cloche en verre dont ils ne cherchent pas à sortir. Ils tournent en rond, ça les rassure… À distance, ils ressemblent à des petites bêtes dont on voit grossièrement la forme. Les détails, on nous demanderait qu'on ne saurait pas les décrire… Ce qui est important, c'est la vue d'ensemble.

L'univers en mouvement, il n'y a pas plus beau, bien que l'univers en question ne soit qu'une miniature. Tout en remue-ménage et en cacophonie, pourtant, leurs mouvements sont portés par la grâce. Si on se concentre, on peut saisir une certaine douceur dans leurs gestes, billets donnés pour monnaie rendue, voisins difficilement esquivés pour coups de coude involontaires, mais cette paume dégainée en guise d'excuse… L'univers en mouvement, il n'y a pas plus beau.

Avec lenteur les gens se meuvent, précis, et on a beau avoir des sacs plein les bras, on n'en est pas moins *léger*…

Ce n'est pas une question de poids ; il s'agit d'*inspiration*.

Comme la plume qui se laisse guider par le vent, les badauds du marché se laissent aller aux appels visuels et olfactifs. Parfois, c'est un cri qui les interpelle. On y va. Et la chaleur n'y fera rien, même si elle tape sévèrement en plein visage, la sueur est là pour adoucir.

L’esprit simple est indocile quand il est nourri de gaieté.

Ça doit faire quatre ans maintenant qu’il ne les a plus vus. Peut-être que Liêm a bien poussé, qu’il a maigri, son visage d’enfant s’en est allé, comme les saisons courent vite… Sûrement que Kim est resté le même.

Ce jour clair illumine chacun sans oublier personne, et ça fait quantité de corps à regarder. Assez pour ne pas penser au départ que le père a annoncé ce matin : il lui reste un peu moins d’une semaine pour se faire à l’idée, ensuite il faudra laisser ce pays derrière soi. Mais on a le temps, Loan… On a le temps de s’y préparer.

Là-bas, une fille a fait tomber son panier. Un gosse fonce après la mangue qui se fait la malle, et manque de se faire écraser par les autres passants. C’est qu’il est minuscule cet enfant, encore plus quand il se penche pour ramasser le fruit qui jute entre ses doigts… La fille le retrouve finalement devant un étal et le soulève à l’aide d’un seul bras. Pendant un instant, il est comme suspendu, il rit allègrement parce que ça doit être agréable de flotter ainsi dans les airs… Sa joie n’aurait pas retenti jusqu’à Loan, autrement.

L’enfant s’est calmé lorsqu’elle l’a déposé sur le sol. Ce devait être sa mère, quoiqu’elle ait une figure encore juvénile. Avec deux doigts, elle a replacé une mèche derrière son oreille droite, tout près d’une queue-de-cheval attachée si sagement au ras de la nuque… C’est ce détail qui la vieillit, ça jure avec la jeunesse de ses joues pleines.

Loan l’a reconnue dès qu’il l’a vue cligner des yeux. Toujours avec autant de langueur, une émotion au ralenti qu’elle transmet à la foule et d’un coup, les cris des commerçants s’affaiblissent jusqu’à cesser complètement, les gens pressés modèrent leurs pas, les anciens ne se disputent plus… Tous se laissent hypnotiser bien que ça ne dure qu’une poignée de secondes, puis, déjà, la dynamique reprend.

L’insistance du regard de Loan attire l’attention de la jeune fille qui ne cache pas sa surprise. Elle se rapproche aussitôt, mais sa démarche n’a rien d’inquiétant ; il y a quelque chose de rassurant même, de touchant

dans ce bras droit qui se balance pendant que le gauche tient le petit. Les jambes constellées d'ecchymoses, comme autrefois, comme si rien n'avait changé hormis le ventre désormais aplati. Arrivée en face du jeune homme, elle ne dit rien. Elle continue de le regarder, même en s'asseyant et en mettant le gamin sur ses genoux :

– Tu as beaucoup grandi depuis la dernière fois. Tu es presque adulte, maintenant. En tout cas, tu en as le regard.

Loan, qui n'a plus trop l'habitude de parler avec les autres, ne remarque pas que c'est un compliment :

– Lui aussi a bien poussé… C'est ton fils ?

Elle acquiesce mollement en baissant des yeux fiers vers son garçon minuscule :

– Il s'appelle Naiche.

Loan ne peut s'empêcher de sourire, c'est drôle un mioche qui se lèche les doigts pour récolter le sucre d'une mangue écrasée :

– Un prénom pas commun…

– Ça vient d'un homme qui m'a aidée quand ma famille m'a mise à la rue à cause de ma grossesse. Je ne sais pas où il est aujourd'hui. Il a subitement décidé qu'il devait partir un jour. Juste avant, il m'a donné un objet auquel je tiens énormément… Une pipe en ivoire gravée.

La honte monte rouge aux joues de Loan, il se sent fautif alors qu'il n'a rien fait ou précisément *parce qu*'il n'a rien fait, la honte chauffe fort dans sa poitrine qui donne des coups violents. Pour se distraire, il regarde la fille essuyer les mains du gosse avec un chiffon mouillé.

– J'aimerais la récupérer, cette pipe… Elle est très importante pour moi.

– Vraiment ? il demande.

Sa voix est plus grave que d'habitude, plus engluée également. Ça doit être la sueur, il a l'impression qu'il en a jusque dans la gorge.

– Parce qu'elle me prouve que Naiche a réellement existé. Que je ne l'ai pas fantasmé dans un moment de désespoir… Aussi, j'en ai besoin pour me remémorer les mots qui m'ont tant réconfortée.

– Qu’est-ce que c’était ?

Avant de répondre, elle prend le verre de thé glacé sur la table et en boit une grande gorgée, puis lâche un soupir :

– « *Que voient les hommes quand ils se meurent, quand ils passent de l’autre côté ? Est-ce un grand vide qui les entoure ou renaissent-ils souvenirs ôtés, âme renouvelée, cœur apaisé ? Te l’es-tu demandé ?* »

– Un de tes proches est mort ?

– Le père de mon enfant. C’est arrivé juste avant que je ne découvre que j’étais enceinte.

Tout s’explique, il pense. Ah oui, tout s’explique ? Pas vraiment, non, mais ça lui a suffi pour se décider, alors il se lève et devient un adulte, pour de bon cette fois :

– Je dois y aller.

– Si tu sais quelque chose, viens m’en parler. J’habite toujours au même endroit…

– Content de le savoir. J’aime beaucoup chez toi… Ça a l’odeur d’un bon foyer.

Loan ne rentre pas directement chez lui. Il fait un détour dans le quartier sud, endroit où il n’a pas mis les pieds depuis… ça doit faire quatre ans maintenant.

La maison de Kim n’a pas changé. Bizarre que ça lui paraisse si familier et, pourtant, quelque chose manque : le boucan de ses résidents. Seules deux voix féminines se distinguent dans le silence – les sœurs probablement. Elles se dirigent vers l’entrée et restent là, ce qui laisse à l’intrus le temps de se cacher dans la venelle d’à côté. Une porte qui s’ouvre et claque bruyamment, puis des pas qui s’éloignent, s’éloignent, s’éloignent… jusqu’à disparaître.

Loan va directement dans la chambre que Kim partage avec son frère. C’est comme s’il marchait sur du coton… Des années à observer plutôt que de participer aux conversations lui ont appris à se faire discret.

La pipe trône sur une étagère mal fixée. Elle est surélevée à l'aide d'une petite boîte en carton, piètre piédestal, elle-même juchée sur un livre que Loan lui avait prêté. Des deux mains, il se saisit de l'objet et souffle généreusement dessus, afin que la poussière s'envole au loin.

Ce qu'il fait doux désormais… Le jour décline pour laisser les peaux brûlées s'apaiser, le jour décline quand Loan arrive devant la maison de la jeune fille et laisse tomber la pipe dans l'interstice de la fenêtre, puis repart… léger.

– La dame qui m'a vendu la veste m'a raconté cette histoire. Il paraît que, dans le village où nous étions, c'est devenu une légende qui se transmet au fil des générations.

Dans ce cas, le carnet… L'avait-elle acheté là-bas aussi ou est-ce qu'elle l'avait écrit elle-même ? Le deuxième choix me paraissait plus probable, les poèmes étaient dans notre langue, après tout. Ça me démangeait de lui demander, mais c'était impossible puisque je n'étais pas censée savoir qu'il existait.

– Et ensuite ? Vous aviez parlé d'un homme que vous avez rencontré, un homme qui s'appelle Yoru lui aussi… Est-ce que c'était le même ? Celui qui est mort ?

– Vous avez bonne mémoire, mademoiselle…

La grand-mère, qui n'était alors qu'une jeune femme, était étendue dans un vallon, s'abreuvant du soleil indulgent des fins d'après-midi printaniers. Elle avait enfilé la veste qu'elle venait de se procurer car le vent produisait de petits souffles irréguliers. Il donnait l'impression qu'il était épuisé.

Quand elle en eut marre de se prélasser, elle se leva et vit un homme qui lui souriait :

– Je t'ai enfin retrouvée, Kaguya…

Il posa une main sur la joue de la jeune femme avant qu'elle n'ait pu répliquer, et cette dernière se figea sous ce contact : aucune chaleur n'émanait de sa paume, aucune froidure non plus ; aucune douceur

particulière, aucune rugosité. C'était immatériel. Ses doigts, cependant, étaient bien sur le visage de celle qu'il prenait pour sa sœur, et cela, sans passer au travers :

– Où étais-tu jusqu'à maintenant ? Longtemps, j'ai erré, je voyais les saisons se renouveler éternellement et j'ai fini par croire que je m'étais perdu hors du monde…

– Qui êtes-vous ?

L'homme fit un pas en arrière :

– Tu n'es pas Kaguya, n'est-ce pas ?

Une mare de tristesse se répandit dans le regard de Yoru. La femme se détourna un instant pour mieux cacher ses joues empourprées.

– Cette veste…, reprit l'homme. Où tu l'as trouvée ?

– Je l'ai achetée au village d'à côté…

– J'aurais dû me douter que tu n'étais pas elle. Tes iris sont bleu intense. On croirait voir le ciel quand il est en colère. Comment tu t'appelles ?

– Pour quelle raison je vous le dirais ? Je ne suis pas la personne que vous cherchez, c'est tout ce qu'il y a à savoir.

Son ton se voulait détaché, il n'en fut que plus sec. La façon dont il la fixait la gênait, de même que sa familiarité. Yoru amorça un sourire discret :

– Alors ce sera Sora, le « ciel ». Il faut que je puisse t'appeler puisque tu vas m'aider…

Elle ne répondit pas. Il s'esclaffa subitement.

– Tu ne sembles pas comprendre… J'ai vagué pendant des années sur une terre que je ne reconnaissais pas, je n'y ai croisé personne. Je ne suis pas près de repartir seul. Tu es la première que je rencontre, je vais donc te suivre, sinon je m'égarerai encore une fois. Et puis je sens que c'est en te suivant que je trouverai une issue à tout ça…

Dans un mouvement si rapide qu'il en fut imperceptible, il lui empoigna l'avant-bras ; elle ne sentit rien :

– Si vous êtes bien celui que vous dites, alors vous êtes mort, et vous ne trouverez pas Kaguya car elle l'est aussi.

– Je le sais bien… Qui d'autre qu'un mort pourrait traverser l'éternité ?

Il la lâcha lentement et leva la tête vers le ciel. Ses lèvres s'étirèrent avec humilité, amplifiant le désespoir de son sourire. Il resta longtemps à se noyer dans l'azur pendant qu'elle l'observait sans parler. Elle le voyait parfaitement à présent, son dos large, son visage délicat… Pour autant, il n'avait pas de substance. Le corps était opaque, on ne voyait pas au travers, ce qui clochait venait d'ailleurs. Comme s'il lui manquait une *couleur,* une texture où aurait pu s'accrocher la lumière. Il était pâle, si pâle qu'on l'aurait cru délavé, quasi dissous…

Vérifier son existence en portant la main dessus, viser l'épaule et l'atteindre, mais ce n'est pas une caresse, pas même un toucher, car sous la pulpe des doigts, c'était pareil que du vide :

– Je vous aiderai.

Ça tapait dur sur ma peau. Mes cheveux s'embrasaient de laisser le soleil leur miroiter dessus, s'y refléter comme si ça ne suffisait pas que les gens puissent voir son éclat, fallait en prime qu'il s'admire sur ma tête.

Ibtissem ne se plaignait pas. À croire que rien ne pouvait affecter son corps, tout luisant d'une transpiration fine qui ornait son épiderme plus qu'elle ne le maculait :

– Arrête de couiner, on est en vacances !

Mais quel intérêt de partir dans le sud en plein mois d'août, j'avais pensé, à part traîner ma carcasse tel un zombie vagabond ? Et, même si j'en avais eu l'énergie, ce n'était pas son truc, à Ibtissem, de courir la culture. Dans le train, quand je lui avais parlé de musées, elle m'avait pratiquement giflé du regard.

– Allez, quoi ! J'ai ramené à boire ! qu'elle beuglait.

Et nous voilà étalées sur le sable sale d'une plage bondée, étoiles de mer échouées sur la côte, particularité : imbibées de rhum.

Mes yeux s'étaient rouverts sur un coucher de soleil capricieux ou peut-être était-ce l'alcool qui me le faisait voir brumeux.

Ibtissem ne se plaignait pas. Elle lisait une biographie qui devait la passionner, indifférente au déclin de la lumière. Ses cils de poupée se froissaient presque sous le plissement de son regard.

– Je suis sur un passage intéressant. Ça dit que la chance et la malchance n'existent pas puisqu'elles reposent sur le hasard et, comme il n'y a jamais de hasard – il n'y a que des situations qu'on provoque ou des

occasions qu'on saisit –, être chanceux serait un don, mieux : une capacité qu'on acquiert au fil du temps. Et c'est marrant parce que l'occasion aussi est liée à la temporalité, c'est le « moment » qu'on attrape – littéralement, je veux dire –, d'où l'expression qui veut qu'on le saisisse. L'occasion, c'est le *kairos* représenté par un homme avec une grosse houppe sur la tête, une houppe qu'on peut manquer, ignorer sciemment, ou empoigner pleinement…

Elle referma le livre d'un coup brusque, faisant disparaître toute la mélancolie que m'inspirait la tombée du jour, et se hâta de ranger ses affaires. La lenteur de mes mouvements l'arrêta net dans sa précipitation. Je sentais son exaspération calciner mon dos pendant que je m'efforçais de remettre mes sandales dont la sangle s'évertuait à glisser sur la boucle, sans jamais parvenir à la pénétrer.

– Mais t'es complètement soûle ! elle m'a reproché.

Je penchais plutôt pour une insolation puisqu'on avait passé l'après-midi entier à absorber de la chaleur.

Lorsque enfin j'eus triomphé de l'indiscipline de mes chaussures, mon amie me tira par le bras et me montra une ombre au loin :

– Allons voir ce que c'est.

La lumière n'avait pas complètement disparu. Elle était discrète, mais un frêle rayonnement nous permettait encore de distinguer l'architecture fantomatique qui nous entourait, ainsi que la forme au loin que nous étions en train de rejoindre. Celle-ci s'est faite silhouette à mesure que nous approchions d'elle et s'est changée en jeune homme quand nous n'étions plus qu'à quelques mètres. Ibtissem s'est présentée.

Ça semblait enchanter l'étranger d'avoir trouvé deux âmes compatissantes sur cette plage abandonnée. Il était blond, perdu, et se voulait sûrement un brin poète maudit à traîner seul sur le rivage, autant d'informations qui m'ont décidée à ne plus l'écouter. Alors je fixais l'horizon sombre qui nous faisait face, rêvant du bout du monde comme un sol désert que je serais la première à fouler, me perdant si loin dans le

fantasme que je n’entendais plus mes voisins discuter. Très vite, j’ai dû m’éveiller.

– On rentre ?

Ibtissem me regardait tout sourires ; c’étaient de ses pupilles suaves que je me méfiais :

– Tu veux dire, *avec lui* ?

Son rire bruyant, qui résonnait sur le long de la côte et allait se perdre dans les vagues sourdes, a été sa seule réaction. Nous nous sommes levés corps nonchalants, et avons marché sans conviction vers l’appartement, nous arrêtant parfois pour partager une cigarette.

Je les ai laissé me devancer. Le contour d’Ibtissem se dégageait clairement dans les faisceaux des lampadaires qui parsemaient la ville, contour que je voyais comme un simulacre d’elle-même depuis que j’avais assisté à sa dernière dissolution.

De cet incident, je me rappelais une montée de chaleur, la chambre d’Ibtissem, son lit, un homme en sous-vêtements sur ce même lit, couché sur le ventre, l’instant de panique où j’avais tâté mon corps pour m’apercevoir que j’avais bien tous mes vêtements et que je n’avais pas pris la peine d’enlever mon collant, d’où la montée de chaleur, puis des voix derrière la porte, des voix étouffées dont je percevais le timbre sans distinguer ce qu’elles disaient, jusqu’à ce que l’une d’elles s’élève et répète : « Réveille ton pote et casse-toi de chez moi. »

Un autre homme était entré dans la chambre au moment où j’en sortais. La fureur que j’avais vue dans son regard m’avait alarmée. Je m’étais assise sur le canapé où mon amie se trouvait déjà, fixant son téléviseur éteint, le temps que les deux individus finissent de se rhabiller et partent enfin.

Suffisamment près d’Ibtissem pour deviner sa chaleur et suffisamment loin pour ne pas risquer de la toucher. Rester immobiles à scruter nos reflets déformés sur le récepteur gris, bouger uniquement pour une clope. La fumée n’apparaissait pas sur le petit écran. Elle était fugace au point de

ne pas pouvoir se réfléchir. Ça donnait un aspect bizarre à la torpeur dans laquelle nous étions plongées… Ça m'avait donné le courage de demander :

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Rien… J'ai couché avec les deux mecs qui étaient là. J'en avais pas envie.

– Ils t'ont obligée ?

– Non.

Ses paupières se crispèrent vivement. Dès lors, j'ai su qu'elle ne me mentirait pas et qu'elle ne me dirait pas non plus la vérité.

– Pourquoi tu l'as fait ?

– Je ne sais pas.

Les minutes se sont rapidement écoulées jusqu'au point du jour, et plus encore. On entendait les pigeons roucouler par-dessus le tapage des voitures, leur klaxon indolent et le souffle irrité des bus. Lorsque le soleil s'est fait assez haut pour que nous puissions éteindre la lumière du salon, j'ai rassemblé mes affaires sans regarder mon amie, toujours assise dans le canapé, l'œil vide. Je m'obstinais à penser que si je ne la voyais pas, alors cette scène n'aurait pas existé ; alors je ne pourrais pas m'apitoyer sur son sort, car c'est bien le pire sentiment que l'on puisse avoir pour une personne aimée : la pitié.

Arrivée à la porte, je n'ai pas pu m'empêcher de me retourner, chercher le sourire qu'elle me lançait toujours au moment où l'on se quittait. Elle n'avait rien remarqué.

Ce souvenir prenait de plus en plus de place à mesure que je considérais Ibtissem.

Comme un simulacre d'elle-même… Un fantôme à la place de celle qui avait dit de façon explicite qu'elle n'en avait pas envie, et je n'arrivais pas à savoir si c'était cet être fantomatique qui amenait le blond un brin poète maudit à l'appartement ou l'Ibtissem d'avant l'incident.

Je suis directement allée au lit. J'entendais mon amie flirter avec l'inconnu dans un rire qui retentissait jusqu'à ma chambre. Dehors, la nuit sombre appelait la lune qui s'était cachée. Elle dévorait la pièce malgré la lampe de chevet que j'avais allumée.

J'écoutais seule une musique qui étouffait le vacarme de mes pensées. Du bout des doigts, j'accompagnais la mélodie en pianotant sur la couette, voulant provoquer des ondes modestes que le tissu ne permettait pas : il amortissait le son.

Quelque chose est venu briser le rythme. Une poignée actionnée brutalement, des pas lourds qui se rapprochaient à travers des ricanements réprimés, puis ma porte s'est ouverte, découvrant l'étranger qui s'offrait entièrement nu. Il a levé les bras dans un enthousiasme euphorique et a commencé à se désigner et à me désigner successivement du doigt. Il s'est rétracté quand j'ai fait un geste de la main pour l'arrêter net.

Je percevais les gloussements d'Ibtissem à quelques pas. Ce n'est qu'une fois que son amant a semblé gêné au point de vouloir sortir de ma chambre qu'elle est entrée :

– Tu ne veux pas t'amuser ?

– Tu veux dire, *avec lui* ?

Un sourire esquissé fut sa seule réponse, et malgré cela, je n'arrivais pas à plaisanter. Mais lui, l'exhibitionniste désappointé, avait dû sentir que quelque chose n'allait pas, une chose qui datait d'avant notre rencontre ; il a remis son caleçon, ce qui était bien l'acte le plus intelligent qu'il avait fait de la soirée.

Mon amie triturait la housse de couette comme si elle désirait en désassembler les fils :

– Tu es fâchée ?

En silence, j'ai joint mes gestes aux siens, et ensemble, nous avons réussi à abîmer une petite partie du drap. On entamait à peine un autre fragment que le blond, sûrement parce que notre activité l'ennuyait, a

attrapé ma camarade par le bras et a cherché à la ramener contre lui. Elle s'est dégagée avec hâte, mais il mettait de la force dans son étreinte.

Je n'ai pas vu le coup partir. J'ai seulement perçu un bruit sec, un clac furtif qui, pourtant, a résonné longuement dans mes oreilles.

Quand il a levé la tête, j'ai remarqué que sa joue avait déjà commencé à rosir et me suis levée au cas où il s'en prendrait encore à elle. Ce n'était pas nécessaire. Elle a juste dit : « Casse-toi de chez moi », et ce sont les seuls mots qu'il a fallu à l'inconnu pour comprendre qu'il était temps de s'en aller.

– Je peux dormir avec toi ?

En guise de réponse, je lui ai caressé les cheveux jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse, les mains fermées sur le trou minuscule de la couette.

– Pourquoi dit-on « tomber amoureux » ? Pourquoi faut-il qu’on tombe ? On pourrait tout aussi bien « *se relever* amoureux », voire s’immobiliser…

– Non. S’immobiliser, on ne peut pas. L’amour est un sentiment qui demande du mouvement, il implique un espace et un corps qui se démène dedans. Tomber, c’est « être entraîné de haut en bas », comme le dicte la loi de l’attraction universelle. Ce qui signifie que « tomber amoureux », ce n’est pas un état dans lequel on se trouve mais un état dans lequel on chute, littéralement.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu’on est attiré par une chose qui se trouve en bas. Si elle était au-dessus de nous, peut-être qu’on se relèverait amoureux, comme tu dis…

– Et c’est quoi, cette chose ?

– Est-ce que je sais ? Ce dont on peut être sûr, c’est que ça désaxe ceux qui se font prendre. Entre le moment où on se ramasse et celui où on se relève, le terrain a changé, ce n’est plus le lieu où on était à l’origine. Alors la route n’est plus la même, tu comprends… On dévie. Le pire, c’est quand parfois on met des siècles à retrouver son chemin. Mais tu connais la chanson…

– Oui, oui… Comment c’est, déjà ?

– « *Où t’en vas-tu toute l’année,*

À marcher, vaguer, t’égarer ?

Dans quel dessein voyages-tu seul

Loin de ta terre, loin de tes pairs ?
Loin de tout, tu as oublié…
N'as-tu jamais aimé ? »
– Le final aurait même pu être : *N'es-tu jamais tombé ?*

Plus qu'un jour et une nuit, *un jour une nuit*, quel temps faut-il pour supporter l'attente ? Finir cette vie dans les rues si souvent arpentées et se laisser aller au souvenir des premières fois, sans quoi *un jour une nuit*, ce serait vain…

Les bagages sont prêts. De ce pays, on repart sans rien emporter d'autre que la satisfaction d'une existence achevée.

Il déambule le long de l'avenue, celle où se trouve d'habitude le marché. Comme c'est désert en l'absence des étals et des buvettes éphémères, ça dévoile un espace aussi grand que le vide dans sa tête… Une idée de l'infini.

Là-bas, quelqu'un est étendu sur le bitume. On pourrait croire à un dormeur collé au sol par la chaleur écrasante de cet après-midi tranquille, échoué au milieu de la solitude… Loan s'en approche, hésite à le réveiller car lui-même se sent bien fatigué.

Des gémissements, qu'il n'entend qu'une fois tout près du garçon à plat ventre, persistent, psalmodiques.

– Je peux t'aider ?

Les plaintes se taisent. Les yeux de Loan balayent minutieusement la scène, et ce sont quelques taches de sang qu'il voit sur les vêtements de l'inconnu. En hâte, Loan l'enjambe et s'agenouille.

Il découvre un visage familier sous les traits tuméfiés de Liêm amaigri par les années. Une ligne épaisse couleur brique, semblable à une coulée de lave, sillonne sa figure de la racine des cheveux au menton, avec une

délimitation nette, comme dessinée, flot miniature qui a complètement séché. Ça fait des croûtes par endroits, et il y a même un bout prêt à se décoller.

– Qu’est-ce qu’il t’est arrivé ?

Liêm se relève péniblement. Loan lui tend un bras pour qu’il s’y appuie, mais il décline en rigolant :

– Tu sais, je m’en suis toujours voulu pour cette histoire de pipe… C’était complètement con de se séparer à cause de ça, tu trouves pas ?

Loan propose une gourde à Liêm qui prend quelques gorgées d’eau. Le reste, il le répand sur son visage et, avec un pan de son T-shirt, efface la large zébrure qui s’y trouve :

– Je suis content de te voir, tu peux pas t’imaginer… J’ai tellement souhaité te parler de ce jour-là. Ça me pesait…

Des gamins viennent rompre le silence de l’avenue. Ils chantent à tue-tête et se mettent à courir après une chose invisible. Leurs cris s’estompent peu à peu, à mesure qu’ils s’engouffrent dans une ruelle adjacente. Dès qu’ils ont complètement disparu, Liêm saisit le bras de Loan et se met face à lui :

– Je me suis rendu compte d’un truc important que j’ai toujours voulu te dire… Il y a des fois où quelqu’un qu’on ne connaît pas ou peu nous est plus cher qu’un vieil ami. Parce que, au fond, ce qui nous touche chez une personne, c’est pas ce qu’elle dit ou ce qu’elle fait, c’est ce qu’elle dégage… Comment est son regard quand elle observe les autres, comment retentit son rire quand elle s’amuse franchement… Tout repose sur un truc qu’on peut constater mais qu’on peut pas raisonner. Et c’est ce truc qui s’est passé pour Kim et moi quand on t’a rencontré… Seulement lui, il a préféré un objet à notre amitié, une putain de pipe qu’on lui a volée à son tour, apparemment…

Yoru avait oublié les circonstances de sa mort et celle de sa sœur.

– La dernière chose dont je me souvienne, c'est un homme m'apprenant que mon beau-frère avait vendu Kaguya à une maison de passe.

Il était troublé de voir combien Sora lui rappelait celle qu'il chérissait, pourvu qu'il ne vît pas la couleur de ses yeux… Parfois, elle regardait dans le vague et c'était comme s'ils se délavaient à mesure que ses pensées fuyaient, comme si la lumière mangeait la teinte de ses prunelles. Il en était venu à avoir peur du jour et de ces reflets célestes. Seule la nuit lui procurait une tendre sérénité : dans les ténèbres regarder Sora endormie, le fantôme ne pouvant lui-même se laisser aller au sommeil.

Lorsqu'ils se promenaient ensemble dans le village où avait vécu Yoru il y a bien longtemps, c'était en silence. Les rares habitants qui se trouvaient là agitaient timidement la main sur leur passage, et il semblait à la jeune femme qu'eux aussi pouvaient voir le spectre qui l'accompagnait… ou peut-être était-ce le vêtement flamboyant qu'elle portait qui retenait leur attention.

– Voulez-vous que je vous rende la veste ? Elle appartient à votre sœur après tout…

– Je préférerais que tu la gardes. En fait, je trouve qu'elle te va très bien.

Il était une fois un vagabond, il était une fois deux vagabonds… Ils erraient et erraient, couple insolite et charmant. Ils marchaient et marchaient, ignorant l'écoulement du temps, mais redoutaient chaque jour la fin du voyage.

Un chant se dégageait du creux de la vallée. Il retint l'attention de Yoru qui précipita ses pas. La voix en train de fredonner lui était adressée, il en était sûr. Il l'avait déjà entendue quand il avait foulé la terre vide. Ça lui revenait à présent : dans l'éternité, il continuait d'avancer car quelque chose le guidait, une sorte de refrain qui se répétait indéfiniment. Alors il se mit à courir, et ses mouvements soudain si fluides donnaient l'impression qu'il glissait au-dessus du sol, à une vitesse constante. Sora, derrière, peinait à le suivre.

Une grotte béante, comme la bouche d'un ogre qui s'ouvre afin d'accueillir l'enfant-repas, trou sans fin. Ça gargouillait dedans, et la mélodie n'en sortait que plus puissante.

– Je me rappelle cet endroit. La chamane m'en avait parlé. C'est l'antre de la renaissance. Il retire la mémoire à ceux qui doivent oublier et la rend à ceux qui n'en ont plus. Il faut la traverser.

Tout juste avait-il amorcé un pas que Sora lui attrapa le poignet, *sans couleur ni substance*, et malgré cela, elle le tenait :

– Vous êtes sûr de vouloir vous en souvenir ? Si ça arrive, que se passera-t-il après ?

Il souriait :

– Est-ce qu'on sait sous quelle forme on renaît ?

L'intérieur était humide. On devinait la profondeur de la caverne à l'écho interminable qui ricochait. Ils cheminaient droit devant, faisant fi des gouttes froides venues s'échouer sur leurs épaules, pendant que Yoru racontait son histoire.

Le lupanar où se trouvait Kaguya était semblable à tous ceux du quartier. De loin, les lanternes rouges appellent les hommes en mal d'amour, quoique la chair réponde rarement à leurs attentes. Les rues

étaient vides à cette heure-là, les clients ivres s'endormaient dans les bras de leur femme d'une nuit, ou admiraient seuls le clair de lune.

C'était vraiment un « monde flottant » que la maison la plus célèbre du coin, monde où les courtisanes étaient réputées pour transformer quelques heures en une vie, où le feu des petites loupiotes transperçait péniblement les portes coulissantes.

Il hésita à frapper. Yoru n'entendait plus son propre souffle et ses pas, d'habitude lourds, s'adoucissaient dans le silence.

À l'angle de la propriété, on fredonnait une mélopée qui lui rappelait son enfance, une mélopée qui venait d'une ombre vers laquelle Yoru se dirigea. Là, une silhouette assise qu'il ne connaissait que trop bien se détachait de la faible luminosité de la demeure. Elle paraissait moins petite vue ainsi, presque imposante dans ses contours flous. Il entra.

Au début, il avait eu l'impression que Kaguya l'attendait. Qu'elle espérait son arrivée, même. À cause du léger sourire qu'elle afficha, l'air de dire : « Je le savais. »

– Je te sers une tasse, cher frère ?

Sur son visage transparaissait un calme qu'il ne lui avait jamais vu. Elle était détendue jusque dans sa manière de lui servir le thé.

– Je suis venu te ramener à la maison, clama-t-il.

Comme un flot roulant du fond de la gorge, le rire de sa sœur jaillit, inquiétant. Yoru se pencha pour l'empêcher de s'esclaffer davantage, mais avant qu'il ne la touche elle s'arrêta. Sur son visage maintenant, la grimace du mépris :

– N'approche pas plus ou je hurle.

Pour la première fois, il sentit qu'il lui fallait obéir ; il recula.

D'un mouvement sec, elle retira un poignard de sa manche :

– J'ai fini par comprendre ce poème qu'Amma nous récitait souvent… « *Si la Lune achève le Soleil, pourra-t-elle jamais se relever ? Car elle ne fait que refléter l'astre du jour, tout son prestige et, sans lui, elle ne saurait être. Te l'es-tu demandé ?* » Yoru, n'as-tu jamais aimé ?

Il n’eut pas le temps d’agir que la lame s’abattit sur la poitrine de sa bien-aimée.

Tout devint noir après.

Yoru reprit connaissance sur un tas de feuilles mortes. L’odeur de la terre moite, si forte qu’il sentait son aigreur sur son palais, lui rappelait la forêt où il jouait avec Kaguya.

Il avait dans les mains la veste que la chamane avait offerte à sa sœur. Il se releva et se mit à courir. Il sentait ses muscles se tendre, sa tête s’alourdir. Le temps qu’il arrive, il commençait déjà à faire jour.

Devant la cabane, les feuilles de l’arbre frémissaient doucement sous la brise.

Devant la cabane, les oiseaux chantaient pour couvrir le son des branches qui claquaient en rythme les unes contre les autres.

De la cabane, pas un bruit, pas avant que l’homme ne toque à la porte avec vigueur, appelant la vieille femme de sa voix rendue rauque par les pleurs.

Elle ouvrit tout de suite. Son chignon était défait, ses yeux cernés :

– Ma petite-fille est morte, c’est ça ?

Sans attendre de réponse, elle rentra, laissant la porte ouverte. Yoru ferma derrière lui. Ça lui semblait petit maintenant, il pouvait presque atteindre le plafond s’il se mettait sur la pointe des pieds.

– Comment l’avez-vous su ?

– Assieds-toi, lui dit-elle.

Il l’entendait préparer des choses dans la cuisine. La vaisselle tintait fort, assez pour qu’il devine le désarroi de la vieille femme.

– Je le sais parce que j’ai rêvé d’elle cette nuit. Toutes les nuits, j’ai rêvé d’elle, toujours le même cauchemar…

Elle revint avec un unique verre qu’elle posa sur la table basse :

– C’est la seule chose que je peux faire pour t’aider : te laisser boire jusqu’au bout.

Yoru n’hésita pas. Il savait ce qui l’attendait une fois qu’il se serait exécuté, et il ingurgita la totalité du breuvage.

La jeune femme qui, jusqu’ici, avait docilement suivi le revenant ne put s’empêcher de l’interrompre :
– Alors c’est la chamane qui vous a tué…

Ils sentaient arriver le terme de leur périple. Au bout, la lumière les aveugla. En se retournant pour fuir les rayons du soleil, Sora sut que c’était la fin de l’histoire : Yoru avait disparu.

Hier, aujourd'hui, demain.

L'attente…

Lumière et vent chauds, soleil et poussière,

Une confusion de lenteur, épaisseur du silence, même si une bourrasque siffle au ras de mes joues, puis s'éteint.

L'attente pioche à la main, fouiller la terre sèche, fouiller la terre rude, ne bouge pas, ne se fend pas, sous quel coup se brisera-t-elle ?

Lumière et vent chauds,

Impitoyables. Creuser là où il y a la terre, rugueuse sous les doigts devenus insensibles. Mais la fatigue décuple le labeur.

Soleil voilé par la poussière et, tout en haut, l'inexploré que les yeux n'atteignent pas au risque de brûler…

J'ai laissé tomber la pioche.

À genoux sur le cul, à sonder le sol qui ne craque pas. Sous les ongles pourtant, des spectres noirs témoignent de l'effort.

Son ombre apparue, je ne voyais plus mes mains. Lever doucement la tête, penchée sur le côté :

– Joh ? qu'est-ce que tu fais là ?

– (Souriant.) Je suis venu te chercher.

– On est où ?

– (Souriant.) Comment tu veux que je le sache ? C'est ton rêve, pas le mien…

Sa gaieté ne le lâchait pas :

– On y va ?

– Où ?

– Loin d'ici.

– Je ne peux pas. Il faut que je finisse ce travail.

Il a attrapé mon bras et m'a soulevée comme si je n'étais que de l'air :

– On est obligé de rien dans un rêve.

Quand il a pris ma main dans la sienne, j'ai pu regarder le ciel. Ça ne faisait même pas mal.

Il y a un autre cliché d'elle dans le tirage de la pellicule périmée. Elle y apparaît floue et enjouée.

Je me souviens qu'au moment où j'avais voulu la prendre en photo, Ibtissem malicieuse avait fui l'objectif. Elle m'exaspérait à tourner autour de moi en gloussant alors que je m'acharnais à capturer son image. Malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de rire avec elle, je me laissais volontiers guider par sa gaieté contagieuse… On s'amusait.

La dernière fois qu'on s'est vues, c'était au restaurant où l'on bossait. J'étais en congé, mais elle tenait absolument à ce que je vienne la chercher au travail. Je cédais toujours à ses caprices.

Il faisait nuit noire quand je suis arrivée. Le service était fini, les lumières éteintes. D'abord, j'ai cru que j'avais trop tardé à venir et qu'elle était déjà rentrée chez elle. Je m'apprêtais à repartir lorsque j'ai entendu :

– C'est ouvert.

Ibtissem était assise seule dans l'obscurité. Elle a allumé la lumière pour que je puisse la rejoindre. Une bière à la main, elle me fixait et ne parlait pas. Elle buvait une gorgée, puis reposait le bock sans faire de bruit. J'ignore si on est restées longtemps ainsi car il m'a semblé que ça avait duré une éternité.

Au moment où j'ai commencé à perdre patience, elle s'est levée et m'a hurlé dessus. Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'il se passait, à tel point que, quand elle s'est mise à pleurer, je n'ai pas réagi. Au milieu de ses cris, j'ai pu distinguer les reproches qu'elle me faisait : elle m'attendait

depuis deux heures et n’avait aucune nouvelle, elle s’inquiétait. Plus elle s’égosillait, plus mes pensées se figeaient, et je restais de marbre.

Puis il y a eu comme une détonation aiguë. J’ai tourné la tête et j’ai aperçu les éclats de verre et le reste de bière sur le sol. Ibtissem était redevenue silencieuse. Je l’ai regardée droit dans les yeux et j’ai vu le désespoir la submerger. Sur ma joue, j’avais la sensation d’une morsure. J’y ai passé l’index et senti une goutte chaude.

Quand je suis sortie, le vent glacial a apaisé la blessure. J’ai marché d’un pas rapide, sans savoir où j’allais. Je ne me suis pas retournée.

Loan n'a pas vu son rival depuis quatre ans, et pourtant, il le craint toujours. Ce n'est pas vraiment une peur qui le tétanise mais plutôt une appréhension devant l'inconnu, cet intervalle stérile où demeurent tous les possibles.

À part Kim et lui, il n'y a personne sur la place du marché. Le silence est si lourd que, lorsqu'un souffle d'air chaud se fait entendre, ils se sentent soulagés.

Ils se dévisagent longuement, au point que le jour décline et laisse place au crépuscule.

C'est Kim qui attaque le premier. Il brandit son poing juste au-dessus du visage de Loan, mais celui-ci réussit à l'esquiver à temps, et même à donner des coups qui font s'effondrer son adversaire. Lorsque Loan se rend compte que Kim est à terre, il s'arrête de frapper et se détourne de lui sans plus le redouter.

Dans l'obscurité, il avance avec la sensation que son corps n'a jamais été aussi léger…

– Tu as tout inventé, n'est-ce pas, Joh ?

Il se moquait… Ou peut-être qu'il riait précisément parce qu'il savait qu'il disait la vérité. Je n'ai pas voulu l'interroger plus, ça lui faisait trop plaisir de me faire douter et, au fond de moi, je n'y croyais pas, sa fable était trop belle… Puis un jour, je suis retournée au salon de Loan pour le saluer. Je lui ai parlé de Joh sans le nommer, l'air de rien et pourtant, il a senti que quelque chose me contrariait :

– Un gars que j'estime beaucoup m'a dit un jour qu'il y a des fois où quelqu'un qu'on ne connaît pas ou peu nous est plus cher qu'un vieil ami. Parce qu'au fond, ce qui nous touche chez une personne, ce n'est pas ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait, c'est ce qu'elle dégage… Comment est son regard quand elle observe les autres, comment retentit son rire quand elle s'amuse franchement… Tout repose sur un truc qu'on peut constater mais qu'on ne peut pas raisonner.

Je me souvenais que Joh avait utilisé exactement les mêmes mots. Je n'ai pas pu m'empêcher de demander à Loan :

– Comment était-il, ce gars ?

Il a souri en levant le visage vers la lumière :

– Intègre.

Ça devait faire plus de dix minutes qu'elle ne parlait plus. Au début, je n'avais rien remarqué. Je prenais son silence pour une pause qu'elle m'accordait afin d'assimiler son histoire. Lorsque je me suis enfin tournée vers elle, je l'ai vue immobile yeux ouverts, corps affaissé dans le fauteuil. Un bras sur l'accoudoir, l'autre pendu dans le vide, et le regard toujours flottant vers le lointain.

Toucher légèrement les cheveux qui fourmillent autour du chignon, sentir la douceur qui en jaillit… Sur la pulpe de mon index, la mollesse transparaissait, alors à pleine main, j'ai palpé sa pommette, me suis perdue dans le creux de sa joue… Ça brûlait. Comme si mes doigts malgré moi lui volaient sa chaleur, mais je tâtais davantage, pour vérifier qu'il ne restait rien à sauver, m'assurer que j'avais pris assez de sa vitalité.

Agenouillée au pied du fauteuil, je la fixais.

Peut-être traverse-t-elle les eaux du Styx et la barque chancelle quand elle se penche pour voir la rivière dévoiler son reflet.

Peut-être contemple-t-elle ses rides se creuser profondément dans sa peau à mesure qu'avance le bateau. Pourtant, l'étendue ne cille pas sous les remous de la navigation.

Face à elle, le passeur, quelle déception. Ce n'est qu'un spectre qui s'embête à parcourir l'éternité sur une surface qui ne fluctue pas. L'ombre assise la regarde sûrement sans bouger, pas même pour ramer.

J'ai posé ma tête sur ses genoux encore tièdes. Mon visage s'enfonçait aisément dans sa chair rebondie. Sa senteur fétide s'était stabilisée et,

même, commençait à s’effacer… À moins que je ne m’y fusse habituée.

Redevenue gamine dans cette simple posture, je revoyais ma grand-mère quand elle s’en était allée.

Mamie endormie avec le portrait de son homme dans les bras, Cioran en noir et blanc, jeune à jamais puisque figé dans le temps. À force d’étreintes, le cadre avait terni, s’était sali, le bois asphyxié s’était détérioré.

Sur la table à côté du lit, le *Bréviaire des vaincus* que me lisait parfois l’aïeule, avec une emphase toute tragique : « J’ai lu l’écriture de l’homme. J’ai vagabondé à travers ses pages, j’ai feuilleté ses idées. Je sais jusqu’où allèrent les peuples et combien les mena loin la tentation de l’esprit. »

J’avais récité à haute voix, mais mamie endormie ne semblait pas s’en soucier, mamie endormie ne voulait pas bouger.

Tirer la couette d’un geste brusque et se glisser dans l’humidité chaude de sa sueur, pourquoi avaitelle froid alors que dehors tout le monde s’accordait pour se plaindre de la canicule ?

Le contact s’attiédissait, la moiteur s’évaporait. Secouer le corps inerte, puis se coucher complètement en se collant au flanc de sa grand-mère… Je m’étais assoupie avec le livre à la main lorsque maman était entrée dans la chambre pour nous réveiller. Mais le silence tout de suite l’avait alertée, et le cœur de la mère s’était serré, et l’estomac de la mère s’était retourné, tandis qu’elle s’acharnait à m’éloigner de la dépouille appesantie.

Mamie partie maman pleurait. Seule à la table de la cuisine, je poursuivais ma lecture du grand-père révéré dont je tentais de déchiffrer les écrits. En vain. Gamine ne comprendra rien avant d’atteindre l’âge réglementé-réglementaire à toute réflexion. La preuve : gamine ne pleure pas ne s’émeut pas pour sa grand-mère nouvellement accueillie parmi les morts.

Doucement, j’ai retiré ma tête des genoux de la dame au châle noir, comme si j’avais peur qu’elle ne s’effrite en grains de poussière. J’ai pris soin de lui couvrir la poitrine avec son fichu, celui qu’elle portait la première fois que je l’avais rencontrée.

Je me suis levée en approchant mes doigts de sa joue, cette fois pour l’effleurer seulement, faire le deuil d’une dernière caresse volée avant de lui baisser les paupières… Elle était froide à présent.

J’ai appelé Joh sans plus tarder et lui ai demandé de venir me chercher. Sera là dans une demi-heure, qu’il dit. Sera sûrement en retard, j’ai pensé, mais je n’avais pas le cœur de me plaindre de lui, qui avait eu la délicatesse de ne pas me questionner.

Comme somnambule, j’ai ramené le plateau à thé et j’ai lavé les verres. Un filet d’eau s’est écoulé pendant longtemps sur ma peau, pourtant l’odeur de la grand-mère refusait de disparaître.

Je suis restée assise un moment à regarder la vieille femme bercée par le roulis du Styx… Murs et plafond tanguaient et elle restait immobile ; mes jambes et mon cœur s’agitaient et elle restait impassible. Elle était froide à présent.

Sur la route, je fixais l'extérieur. Pas parce que j'aime particulièrement passer mon temps à observer le paysage ; je souffre du mal des transports. Il me fallait donc regarder devant moi alors que je n'avais qu'une envie, observer Joh conduire pendant qu'il se trémoussait d'excitation sur son siège.

Ce problème d'oreille interne a du bon : il me permet de prendre conscience du fait que j'avance quelque part, sans effort. Que l'on soit en train, en voiture ou en bus – dans un transport quelconque pourvu qu'il y ait une fenêtre –, on est pris dans un mouvement incessant sans avoir à bouger soi-même. Une impression de flotter… Et il arrive, dans des moments de pure grâce mêlée à de la concentration extrême, quand la vitesse est élevée et régulière sans qu'elle provoque de soubresauts, il arrive qu'on se sente comme figé et que ce n'est plus son corps qui bouge dans le monde, mais le monde qui avance vers soi en un défilement rapide d'images en flash, couleurs et formes, flou perpétuel du mécanisme de roulement, jusqu'à en être étourdi. C'est comme boire l'univers jusqu'à l'ivresse absolue : on sent la grandeur du cosmos nous dévorer.

Du bleu et du vert, scandés par la pierre grise des murs et parfois, le rouge brique des maisons. C'est une palette très pauvre pour qui n'a pas le choix de détourner le regard.

Avec son pouce, Joh pianotait sur le volant à un rythme soutenu. J'ai allumé l'autoradio, cherchant parmi les stations une fréquence où il n'y aurait que de la musique en continu. Peu à peu, l'exaltation de mon

compagnon s'est évanouie, son doigt lentement s'est apaisé, comme bercé par la mélodie entêtante qui envahissait le véhicule. Dans ses yeux régnait la sérénité.

Les vagues se brisaient en écume sur la plage de sable brun. Je les entendais se replier sur elles-mêmes, puis dérouler leur sel en gazouillis, se superposant les unes aux autres afin d'accorder leurs chants. Au loin, elles s'annonçaient à peine, faisant des allées et venues régulières sur les roches imposantes.

Nous nous promenions le long de la mer, plongeant nos pieds nus dans le reste des bulles échouées qui venaient chatouiller nos orteils. Joh s'amusait à donner des coups de talon pour voir le sable se recouvrir une seconde après par la marée remontante :

– J'ai beau creuser, il y a toujours la grande eau pour venir combler les trous.

Je ne voyais pas où il voulait en venir, mais il semblait satisfait de sa réflexion.

Ses yeux se plissaient plus fort que d'habitude. Le soleil n'entrait plus dans ses iris, il se reflétait sur ses paupières en éclats dorés. J'étais en train de le regarder sourire béatement quand il m'a complimentée sur la veste que je portais.

C'était celle de la grand-mère. J'avais du mal à retenir les pans qui s'envolaient au gré du vent :

– On me l'a donnée.

Il a esquissé un léger rictus qui est resté en équilibre sur ses lèvres. J'y voyais un signe de désapprobation muette, comme s'il savait que je lui mentais, comme s'il pouvait lire dans mon regard fuyant le poids de ma culpabilité. Pourtant, je ne me sentais pas fautive, pas plus que la grand-mère quand elle avait gardé le vêtement au lieu de le rendre à Yoru. Comme elle, je savais qu'il me revenait de droit, que la transmission de leur histoire impliquait celle de cette veste :

– Un jour, je te raconterai le mythe du jour et de la nuit.

Joh n'a pas cherché à en savoir plus. Il s'est remis à jouer avec le sable d'un air insouciant, moulinant encore et encore les grains avec son pied, et les grains, se mélangeant à l'eau, s'affinaient et se désagrégeaient en une flaque boueuse.

Il y avait quelque chose d'hypnotique dans ce pétrissage. C'était une manœuvre précise et vaine car la marée revenait toujours engloutir le travail effectué, et j'y voyais un éternel recommencement, l'amorce de la boucle qui annonce sa clôture, les choses et les êtres qui se répètent toujours, dans un flux infini de circularité. Ça avait quelque chose de rassurant, ce mouvement, ça renvoyait à un état du monde qui nous attendait : qu'importent le temps et les efforts, se débattre contre les flots était inutile.

Plus sa jambe se levait et s'abattait sur le sol, plus le vent soufflait fort. Nous nous sommes éloignés de la mer, laissant les vagues chanter pour des oreilles plus endurantes. Dans la voiture, pendant que je remettais mes chaussures, Joh a passé une main sous mes cheveux et l'a posée sur ma nuque, l'a laissée le temps que la chaleur de sa peau me monte à la tête. Il a traîné son bras le long de mon dos et a empoigné la veste qu'il a lentement fait glisser.

Le vêtement avait l'air fragile dans ses poings, il pendait entre ses doigts et se laissait manier avec soumission. Joh a ouvert les pans et a regardé l'arbre rouge, observation longue qui s'est passée de commentaires. Il l'a remise sur mes épaules et, les deux paumes sur mes joues, a murmuré doucement :

– Je m'en vais. Je pars demain et je ne sais pas quand je reviendrai. Je pars demain, mais je ne veux pas qu'on se dise adieu parce que ça n'en est pas un. C'est comme ça entre toi et moi, quand on n'est pas ensemble, ce n'est qu'une pause dans le temps, notre temps à tous les deux. Je sais que tu comprends, c'est pour ça que je peux m'en aller le cœur léger…

D'un mouvement net et doux, la pulpe de ses doigts a effleuré mes pommettes afin d'en essuyer les larmes. Ils étaient encore humides quand

il a pris le volant et que nous nous sommes détachés de l’horizon.

Je savais qu'il ne serait plus là quand je me réveillerais. Alors j'ai gardé les yeux clos, je suis restée sans bouger, à me persuader qu'il était tout près.

Le temps comme figé dans mon appartement, où le silence me disait que j'espérais en vain : Joh était parti.

Je me suis levée brusquement. Il ne servait plus à rien, maintenant, d'attendre quelque chose qui ne viendrait pas. La tête me tournait, me faisant oublier pour un instant son absence.

Longtemps, j'ai cherché le carnet que j'avais pris à la grand-mère. Je ne l'ai trouvé nulle part.

Pas un seul message de Joh, aucune trace de son passage… Volatilisé, diraient certains. Et pour une fois, il n'y aurait pas eu plus juste comme mot.

Ça souffle fort.

Tellement que le bruit des passants arrive jusqu'à moi, un bruit doux et voluptueux, soulevé par le vent qui fait virevolter les akènes d'orme au-dessus des êtres. L'air glisse contre mes paupières et apporte le calme de derrière les tournesols pour que je n'en perde rien.

Il y a, dans ce silence venu de loin, une allégresse palpable. Elle se faufile dans le coin de mes yeux, attirée par l'iris caché sous la fine couche de peau, et se fond lentement en moi. Alors j'ouvre les yeux afin de recueillir les vestiges des gens, qui s'éclipsent encore plus vite qu'ils ne le voudraient dans le ciel clair de ce début d'été.

Mes yeux se referment rapidement, comme pour ne pas laisser fuir ce qu'ils ont pu attraper et je sens les images se figer à l'intérieur, chatouiller ma rétine et m'engourdir la vue, les images défilent de plus en plus vite et se répercutent dans les moindres recoins de ma boîte crânienne.

Ça souffle fort.

Pourtant, ça ne fait pas mal. C'est plutôt le contact rassurant d'une main ferme mais familière. Tout est dans la manière, c'est bien vrai, et la réponse était là, sur les cils de Joh qui avait l'art de les froisser, là, dans le plissement même de son regard qui buvait la lumière, mais ce n'est pas grave, non, ce n'est pas grave, car le vent sait apporter son réconfort.

Enfin, je voyais ses effets.

Les titres des chapitres sont tirés de l'ouvrage *Bréviaire des vaincus*, Emil Cioran, Gallimard, Paris, 1993, traduit du roumain par Alain Paruit.

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Presque une nuit d'été* de Thi Thu a été réalisée le 23 mai 2018 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-4465-9).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.